

CHAPITRE VII

LA TRILOGIE DE L'IDENTITE JUIVE.

Portrait d'un Juif (1962) – *La Libération du Juif* (1966) –
L'Homme dominé (1968)

- Vous êtes russe d'origine, vous êtes né à New York, vous avez vécu à Paris, vous avez travaillé en Inde, vous vous êtes fixé à Londres ... où situez-vous votre identité ?
- Dans le fait d'être Juif. C'est peut-être pour cela que, comme tant d'autres juifs, j'ai joué du violon. Le violon est l'instrument nomade par excellence, l'instrument des peuples opprimés. (Yehudi Menuhin, *Entretien* 1997)

Portrait d'un Juif.

Dans la préface du *Portrait d'un Juif*, l'auteur rappelle la judéité dans laquelle a baigné son enfance, son rejet des valeurs et traditions juives, sa fascination pour la France, sa participation en tant que colonisé à la lutte de son pays pour l'indépendance et enfin, à partir de son exclusion par les autres, la prise de conscience de son état de Juif, qu'il désigne lui-même comme étant le "problème" qui deviendra central à sa quête identitaire déjà entreprise dans ses romans : "Je n'avais que différé l'attaque sérieuse de mon problème" (1962 : 14). Il annonce également : "cet autoportrait déjà aussi important que possible pour moi, est en outre devenu le fragment d'un ensemble" (1962 : 16). Cet ensemble évoqué par Memmi est, bien entendu, encore une fois, le livre complet de l'oppression déjà promis auparavant; un "ouvrage plus abstrait" qui serait l'aboutissement de sa "longue entreprise, d'un seul livre constitué par un emboîtement de livres l'un dans l'autre" (1962 : 17, 18).

Nous nous pencherons sur trois livres ainsi "emboîtés" et qui se suivent de près; ils succèdent au *Portrait du Colonisé* et en sont le prolongement. Il s'agit du *Portrait d'un Juif*

(1962), *La Libération du Juif* (1966) et *L'Homme dominé* (1968) lequel, dans sa position de troisième volet, serait censé apporter à la série un aboutissement final universalisé. Cependant ces textes trouveront un prolongement dans deux essais ultérieurs *Juifs et Arabes* (1974) et le très récent *Le Juif et l'autre* (1995). Cette continuation de la même préoccupation témoigne d'un problème récurrent, qui parcourt l'écriture memmienne, à la recherche d'une vraie solution. L'abondance de textes où se retrouve la problématique de l'identité juive est en elle-même symptomatique de la place prédominante qu'elle en est venue à prendre dans les préoccupations identitaires de l'écrivain. Nous nous proposons d'essayer de découvrir si, à travers ces trois oeuvres, apparaît une évolution autographique et de quelle façon elle s'opère.

Si nous revenons sur les romans qui précèdent cette oeuvre, nous constatons que la réalité juive, bien que présente, n'apparaît qu'en filigrane et comme secondaire aux autres fractures identitaires. Ce sont les essais, qui, nous le verrons, reflètent le véritable impact de cette réalité dans la vie et l'écriture de l'auteur.

C'est à partir de la distance que permet la situation d'exil en France – pays à tradition et culture chrétiennes – que la prise de conscience de la judéité de l'auteur s'opère de façon définitive par rapport à lui-même et par rapport à l'Autre : “Car j'étais également Juif; même après la fin de la colonisation, je demeurais séparé, minoritaire mis en accusation et fréquemment agressé (1967). A partir de sa position présente, il affirme, dans la préface du *Portrait d'un Juif*, “je cherche à comprendre qui je suis en tant que Juif” (1962 : 15).

En contraste avec le *Portrait du Colonisé*, les textes que nous allons examiner sont tous trois autodiégétiques et fortement inscrits d'emblée, dans les préfaces respectives, à l'intérieur d'un espace autobiographique indubitable : “Puisqu'il s'agit dans une large mesure de mon propre portrait, il est bon que je rappelle brièvement qui je suis” (1962 : 9), “(...) je continuerai à raconter ma propre vie. (...) je veux découvrir maintenant comment me conduire” (1966 : 11), “(...) je voulais tout de même conclure cette longue recherche, autour et en dedans de moi-même” (1968 : 12). A la différence des romans où l'autobiographie vraie était masquée par la fiction et des personnages imaginaires, les essais se veulent

l'expression de la vérité, sans travesti, par la voix même de l'auteur qui, à partir de son présent et en puisant dans sa réalité intérieure et extérieure, en vient, par l'écriture rationnelle, à décrire une condition dramatique et à vouloir la surmonter.

Cette dimension autobiographique va-t-elle être la garantie de la dimension autographique relevée dans les ouvrages précédents, où la construction identitaire et le rapport à l'Autre restent pour l'écrivain les deux pôles de son entreprise d'écriture ?

Dans son *Portrait d'un Juif*, Albert Memmi consacre trois cent cinquante pages des quelque quatre cents pages de l'ouvrage à décrire "le malheur d'être Juif" sous toutes ses formes. Ce qui donne au livre un climat de négativité morbide justement relevé par Isaac Yétiv citant C. Santelli : "On ne peut s'empêcher en lisant ce livre, d'être hanté par *Le Procès* de Kafka (...). Il s'agit vraiment d'une descente sans peur et sans honte dans les différents cercles de l'enfer juif, non à la suite d'un Virgile qui aurait tendance à auréoler de quelque poésie la minceur de l'aventure, mais tragiquement seul" (*in* Yétiv 1972 : 154). "Enfer", "tragédie" et "solitude", ces trois termes portent toute la négativité endémique de ce dernier essai qui a le pouvoir de susciter chez le lecteur, qu'il soit Juif ou non-Juif, un malaise allant jusqu'à l'anxiété et même l'affolement. Critiques et reproches n'ont pas manqué de parvenir à l'écrivain qui s'en est défendu en précisant qu'il ne prétendait dire que la vérité, celle que les autres évitaient ou se cachaient même inconsciemment. Or, nous posons la question de savoir si cette vérité, qui se veut universelle, englobant les Juifs du monde entier, n'est pas en fait la vérité très particulière de l'auteur, **sa vérité autobiographique**, révélée par l'effort récurrent de se comprendre et de maîtriser sa propre anxiété. Cette vérité, mise à nu dans le texte, nous renvoie aux périodes d'affolement identitaires qui submergent les héros de *La Statue de sel* et d'*Agar* quand le mouvement du texte s'accélère et devient de plus en plus centripète. Egalement, dans le texte très dense du *Portrait d'un Juif*, existe un mouvement de plus en plus centripète de réclusion sur l'état de malheur et de désespoir. Ce mouvement est animé par la violence de la colère rageuse qui sous-tend la narration, non seulement afin de révéler l'inexorabilité de cette condition, dite objective, qui anéantit les siens dans le malheur, mais aussi pour accuser les autres de pratiquer l'exclusion et de maintenir par là la séparation séculaire.

“En écrivant (ce livre)” dit Memmi, dans *Pourquoi j’ai écrit le Portrait d’un Juif*, “(j’ai fait) une sorte de confession, (...) j’ai aspiré à me guérir et à guérir en même temps mes congénères” (1963). C’est à une maladie dont il faut guérir que l’auteur assimile la condition juive. Le texte du *Portrait d’un Juif* est parsemé d’allusions physiologiques morbides telles que “kyste”, “catalepsie”, “déchiré”, “carencé”, “déformations”, “grimaces”, “blessures”, “amputations”. A cette “maladie”, pas de remèdes, pas de solutions; le texte commence et s’achève dans la négativité : Au début : “je ne crois pas m’être jamais réjoui d’être juif (...)”. Ce qui me frappe d’abord lorsque je me considère comme Juif, c’est que je n’aime pas ainsi me considérer” (1962 : 21). Dans la conclusion, où l’auteur dit “boucler cet itinéraire de (sa) vie” et s’interroge pour savoir s’il a assombri le tableau et exagéré le malheur juif, sa réponse est sans hésitation négative : “Non, sincèrement c’est bien ainsi que je l’ai vécu” (1962 : 375). Il paraît alors évident que la valeur du “je” de la réponse porte tout le poids autobiographique du *Portrait d’un Juif*.

Lorsque, vers la fin du texte, l’auteur parle de “l’héritage”, il semble qu’il y ait une pause dans la frénésie des lamentations et qu’une positivité apparaisse enfin à travers l’énumération des traditions et la reconnaissance de la solidarité et de la chaleur familiale. Cependant aussitôt, tout cela est renié par le chapitre “*Le Poids de l’héritage*” où sont décrits “le fardeau” et “l’écrasement” qu’il représente. Cette négation délibérée et, en quelque sorte, provocatrice est porteuse de la prise de position négatrice du livre, car de négatif l’écrivain est devenu de plus en plus négateur; il détruit systématiquement tout au long du texte la possibilité de vivre cette condition autrement que dans le malheur : “telle est la négativité de la vie et de l’histoire du Juif, que tout en lui, même le plus solide apparemment, porte encore les traces de sa défaite et de son écrasement” (1962 : 356). Cette plongée dans la noirceur, l’écrivain l’accomplit en s’aidant des mécanismes implacables qui lui ont permis de peindre le *Portrait du Colonisé*²¹. A travers les mécanismes réemployés et appliqués au Juif, il revit la condition d’opprimé; ils lui serviront d’ailleurs pour peindre

²¹ “Je m’avisais que les mêmes mécanismes qui m’avaient éclairé sur ma vie d’homme colonisé pouvaient m’aider à comprendre ce qu’est un Juif” (1967) (voir aussi p. 133 Chapitre VI).

toutes les figures d'oppression du troisième volet de la trilogie. Ce réemploi multiplié crée un phénomène de répétition à l'infini, qui se retrouve dans les trois livres de la trilogie et que nous nous efforcerons d'interpréter.

Nous pouvons déduire de cette étude que, sur le plan de l'autographie, dans l'objectif de la construction identitaire, l'attitude négatrice de l'auteur semble empêcher tout progrès : l'écriture devient une longue et pénible descente au fond du désespoir. Memmi s'en défend en citant Camus : "Nommer le désespoir, c'est le dépasser" (1963). En effet, l'auteur des romans, dont l'identité se trouvait annulée de par son ambiguïté fracturée, a fait un choix: il est Juif et il entérine sa condition même si elle n'est que malheur. Ce choix, devenu réalité assumée, représente dorénavant un bloc solide qui, en comblant le vide identitaire, pourrait déjà donner lieu à la reconstruction du moi éclaté.

Sur le plan de l'altérité, il est certain que l'Autre représenté entre autres par le lecteur ne pourra pas rester indifférent à un tel texte; les réactions par lettres ou de vive voix ont certainement établi un dialogue où les uns disent s'être reconnus et forment une sorte de fraternité autour de l'écrivain, les autres, tout en rejetant sa vision²², réagissent et par là même le reconnaissent. Cependant, au niveau du texte même, semble ressortir une sorte de dialogue dans lequel, aux arguments avancés, répondent des objections aussitôt annulées par d'autres arguments; aux questions posées succèdent aussitôt des réponses qui se veulent sans appel et on constate que l'Autre, dans l'argumentation, est souvent réduit au "on" impersonnel, qui annule sa réalité. Cette argumentation, où l'auteur prend les deux rôles pour défendre sa thèse, accorde à ce dernier une dominance qui ne fait que renforcer le manque de vraie communication en aliénant le lecteur et en isolant l'auteur dans une vision limitée à sa propre réalité. C'est à ce niveau que le rapport à l'Autre s'annule dans ce texte qui ne propose aucune solution à la condition de malheur évoquée – à la différence du *Portrait du Colonisé* qui, lui, offre une ligne d'action à suivre, la seule capable de sortir le colonisé de sa misère : à savoir la décolonisation.

²² "Il attribue aux Juifs une négativité qui est largement le produit de son regard et (témoigne) d'une méconnaissance des projets et des intérêts profonds du groupe humain qu'il étudie" (Mariantras 1975 : 45).

Dans un entretien (1963), Albert Memmi reconnaît lui-même la lacune du *Portrait d'un Juif*: “Je n'examine pas les solutions dans ce livre. La situation seule. Les remèdes viendront plus tard. Ayant fait initialement le projet d'un dyptique réunissant *Portrait d'un Juif* et *La Libération du Juif (Portrait du Juif II)*, il se proposait de les intituler respectivement “L'impasse” et “L'issue”. Cependant, ces titres ne furent jamais utilisés. Or, le premier aurait très bien donné toute la dimension négative du *Portrait d'un Juif* qui finit dans une impasse. Mais le mot “issue” résume-t-il vraiment le troisième essai qu'il annonce, à savoir *La Libération du Juif*?

La Libération du Juif

Le titre est prometteur, le mot “libération” semble annoncer la fin de l'aliénation du Juif opprimé et contenir la promesse d'une positivité nouvelle que paraît entériner le grand titre de la préface : “*Un livre optimiste*”. Pourtant, cet optimisme sera très vite modéré par l'avertissement qui suit : “Ce ne sera pas (...) un livre joyeux ou tranquillisant”; l'auteur prépare ainsi le lecteur aux deux premières parties très développées, respectivement intitulées “*Le refus de soi*” et “*L'acceptation de soi*”.

La condition du Juif assimilé à l'opprimé, tout en préservant les caractéristiques de l'essai précédent, est examinée, encore une fois, à travers les mécanismes du *Portrait du Colonisé* et reprend des rubriques similaires telles que “le changement de nom”, “la conversion”, “la langue”, “le mariage mixte”, “la haine de soi”. Alors que, dans le *Portrait du Colonisé*, le texte hétérodiégétique favorisait un portrait qui se voulait objectif et universel, dans le troisième essai, le texte est fortement autodiégétique et ces rubriques sont illustrées essentiellement et abondamment par le vécu de l'auteur, ce qui donne souvent au texte l'aspect de la confession intime. Un exemple caractéristique est celui du chapitre sur le mariage mixte, où l'auteur révèle pour la première fois, par écrit du moins, un élément positif et très personnel qui vient rectifier le drame du roman *Agar*. “*Agar n'était pas notre histoire à ma femme et moi-même (...) si nous avons sauvé et réussi, j'espère, cette grande affaire de notre vie qu'est notre couple, c'est bien malgré sa mixité*” (1966 : 85 - Italiques de l'auteur). Cette reprise des rubriques touchant le colonisé, maintenant appliquées au Juif

Albert Memmi et par extension à tous les Juifs selon le vœu de l'auteur, paraissent enfermer l'écrivain dans sa condition de colonisé, qu'il semble déterminé à vouloir revivre; il revendique sa position de victime par un phénomène de ressassement des caractéristiques de la condition du Juif déjà longtemps disséquée dans le *Portrait d'un Juif*.

Les deux essais traitant des portraits du colonisé et du Juif sont présents dans tout le texte, qui se réfère constamment à eux pour soutenir des arguments et cantonner le Juif dans sa condition objective de malheur.

L'attitude négatrice de l'auteur se prolonge et même s'amplifie sur certains points. Dans l'exemple suivant, la répétition rythmique de la préposition "sans" est porteuse à la fois de l'absence et de l'exclusion qui sous-tendent les deux premières parties constituantes du tronc principal de l'ouvrage. L'auteur y nie la culture juive qu'il réduit à une simple tradition paralysante : "Qu'est-ce qu'une affirmation juive sans culture juive ? Sans art, sans philosophie, sans religion, sans valeurs juives, sans judaïsme enfin ? Notre fameuse culture (...) n'était que la nostalgie tenace, l'ombre trompeuse de splendeurs lointaines" (1966 : 185).

Les références constantes aux deux essais précédents sous la forme des mêmes idées reprises et répétées donnent l'impression d'un emprisonnement dans la négativité, d'un cercle d'autojustifications inexorable dont l'écrivain ne semble pouvoir sortir. En effet, ce cercle le maintient, comme nous l'avons dit, dans sa position de victime éternellement exclue par les autres qui sont figés, tout au long du texte, dans leur hostilité, condamnés par l'auteur à n'en pas sortir. Les rôles, distribués de la sorte, simplifient outre mesure une situation où l'altérité devrait apparaître, mais en est empêchée. Ainsi, le souhait profond de vivre dans l'oubli bienheureux de soi, à l'abri du jugement de l'Autre, est neutralisé par la répétition à l'infini de la condition d'être exclu, rejeté éternellement et globalement par l'Autre. Condition qui ressurgit obstinément à chaque tentative de dépassement. Memmi lui-même semble cerner cette fatalité et l'assimile à quelque chose qui ne paraît pas être sans rapport avec la pulsion de mort freudienne : "A la limite du refus de soi, il y a bien une espèce de fascination de la mort" (1966 : 102). Au niveau de l'écriture, il y a d'ailleurs glissement des termes

physiologiques relevés dans l'essai précédent vers un vocabulaire psycho-pathologique : "névrose", "maladie mentale", "anxiété", "dépression", "condition pathogène" (1966 : 230, 231).

D'ailleurs, ce piétinement autodestructeur rappelle également le principe freudien du retour incessant du même : "Ce qui est demeuré incompris fait retour; telle une âme en peine, (le sujet) n'a pas de repos jusqu'à ce que soient trouvées résolution et délivrance" (S. Freud in J. Laplanche et J.B. Pontalis 1967 (1978) : 86).

Chez Memmi, la constellation de problèmes associés au renvoi réitéré de la solution à sa condition de rejeté, cache en effet la crainte d'aller vers l'Autre que l'analyse des romans avait révélée; elle est amplifiée par le questionnement intensif qui court à travers le texte, où la plupart du temps, les questions restent sans réponse ou portent en elles-mêmes leur réponse. En fait, toute une gamme de techniques rhétoriques du questionnement se déploie; l'auteur en dialogue avec lui-même donne ici le signe de son dédoublement intérieur et de son tourment sans solution apparente. A la fin de la deuxième partie, le questionnement tourmenté s'accélère et incarne toute la variété des questions posées à travers le texte entier : "Comment nous libérer de la tradition sans cesser définitivement d'être Juifs ?" (1966 : 191), "Peut-on vraiment s'accepter comme Juif ?" (1966 : 192), "Devrais-je me contenter de cette indigence culturelle, de cet effrayant éparpillement ?" (1966 : 192), "Devrais-je consentir de bon coeur ou même contribuer à mon exclusion hors de la communauté des hommes qui m'entourent ?" (1966 : 193). Les deux premières questions s'adressent au lecteur que l'auteur cherche à inclure dans le drame décrit, tandis que les deux suivantes, fortement autodiégétiques, ont un accent de désespoir devant la séparation par rapport aux autres dont l'écrivain appelle la présence et souhaite le rapprochement. Ce sont ces questions qui préparent à la troisième partie du texte intitulée "*L'Issue*". Arrivé à cette dernière partie, le lecteur, fatigué par l'accumulation répétitive de tant de négativité, est en droit d'attendre enfin une réponse aux questions posées, une solution à la condition de malheur du Juif.

Pourtant, son attente sera vaine : il faudra franchir encore plusieurs obstacles de textes négateurs où sont encore repris, illustrés, amplifiés, des arguments déjà rencontrés soit dans

le *Portrait d'un Juif*, soit dans les parties de *La Libération du Juif* qui précèdent “*L’Issue*”. Cependant, une prise de conscience de la vision très personnelle de la condition observée apparaît quand le narrateur admet honnêtement “ce qu’il a pu y avoir de ressort personnel dans cette recherche” (1966 : 227) et que ces vues s’appliquent à la judéité orientale ayant subi la colonisation. Ceci expliquerait le fait que tant de Juifs ne se soient pas reconnus dans cet “autoportrait” qui a été pourtant présenté comme le modèle du Juif universel.

Ce n’est qu’au quatrième texte, lui-même éponyme de la dernière partie²³, “*L’Issue*”, que le lecteur reprend espoir et se sent inclus dans les deux questions qui ouvrent le texte : “Comment faire aujourd’hui pour que nous soyons autonomes comme peuple ?, Pour que nous puissions exister librement et complètement comme tels ?” (1966 : 241). Cependant, encore une fois, l’attente du lecteur est insatisfaite car plus il s’approche de la solution promise, plus celle-ci recule; en effet, Memmi introduit ce qu’il appelle “une pause”, créant une situation de suspense, durant laquelle il s’applique à rappeler, à nouveau, sa prophétie de la décolonisation dans le *Portrait du Colonisé*, qui s’est révélée exacte. Par extension donc, la solution qu’il annonce maintenant devrait aussi être exacte. Ensuite, il résume toute sa démarche et appelle au dialogue avec le lecteur à qui les questions s’adressent en direct : “Ce portrait est-il ressemblant ? Le Juif s’y reconnaît-il ? ” (1966 : 242, 243). Il accumule répétition sur répétition et remet sans cesse la grande réponse, implicitement promise par le titre même, comme pour éviter d’en venir à l’unique solution qu’il lui faut bien finalement dévoiler : “*La libération particulière des Juifs s’appelle une libération nationale; et, depuis dix ans, cette libération nationale du Juif s’est appelée l’Etat d’Israël*” (1966 : 243 - Italiques dans le texte) et “Seul Israël fera cesser la négativité du Juif et libérera sa positivité” (1966 : 253). Pourquoi ces “manoeuvres dilatoires”, pourquoi ces répétitions à l’infini du malaise, du malheur de la condition juive ? Est-ce pour convaincre à la fois lui-même et ses lecteurs de la logique et de la véracité de ses propos ?

²³ Cette partie ne comporte que 20 pages sur les 261 pages de l’ouvrage *La Libération du Juif*.

L'effet quantitatif pourrait-il alors arriver à exorciser la situation insoluble et compenser ainsi la pauvreté qualitative de la solution à l'énorme problème identitaire juif, qui serait concrétisée tout entière dans la seule nation d'Israël ?

En fait, la solution proposée est une entité rationnelle, une abstraction, dont nous ne mettons pas en doute la grande valeur dans le concept de l'identité juive; cependant, elle offre une réponse peu satisfaisante à la problématique de la condition juive qui repose, selon Memmi, sur des rapports d'exclusion et de séparation en relation avec l'Autre; rapports apparemment encore sans issue puisque l'écriture memmienne sur la judéité se prolongera bien au-delà de cet ouvrage. Pourtant, malgré les lamentations négatrices relevées ci-dessus, à travers ce texte fortement autobiographique, se profile sur le plan de l'autographie un affermissement de la dimension juive de l'identité qui était déjà établie et entérinée dans *Le Portrait d'un Juif*, même s'il ne s'agit que d'une condition incontournable, essentiellement négative.

Avec la solution d'Israël et le sionisme, l'écrivain dévoile la face positive de la dignité retrouvée qui lui permettrait dorénavant de s'assumer non plus en victime, mais en homme comme les autres. C'est sa judéité, cette base profonde et essentielle de son identité qui deviendra, selon lui, "sa colonne vertébrale éthique" et lui permettra une ligne de conduite bien définie : "Dans ma judéité, j'ai puisé la ligne principale de ma conduite parmi les hommes : en clair, le respect d'autrui comme tel. Le respect de l'autre dans son altérité" (1982). Dans *La Terre intérieure*, il admet : "Je ne sais si ma condition juive n'est pas venue illustrer, renforcer mon angoisse à toute oppression..." (1976 : 180).

C'est donc l'intériorisation de sa judéité qui va fournir à Albert Memmi une préoccupation primordiale qui garantira la continuation de l'écriture rationnelle des essais. Celle-ci va se tourner vers les autres figures d'oppression traitées dans *L'Homme dominé*, dernier volet de la trilogie.

L'Homme dominé

Ce livre ne prétend être qu'une esquisse du portrait général de l'opprimé que Memmi se proposait déjà d'entreprendre dans les préfaces du *Portrait du Colonisé* et de *La Libération du Juif*.

Dans la préface, intitulée "*Esquisses pour un portrait de l'homme dominé*", l'auteur déclare: "ces diverses études sont des gammes pour ce grand livre sur l'oppression, que j'annonce sans cesse, que je n'achèverai peut-être jamais". Dans *La Terre intérieure*, l'écrivain s'explique sur le choix du mot "esquisses": "Esquisses parce que c'est à peine une amorce ... j'accumule les matériaux pour un livre sur l'oppression qui serait (...) cohérent et plus complet" (1976 : 245).

L'accumulation des matériaux, en attendant la grande construction définitive toujours promise, est concrétisée dans ce livre par un assemblage de textes préexistants, publiés à des dates diverses et pour différentes occasions, ou tout simplement réutilisés à partir d'un ouvrage antérieur comme c'est le cas pour "*Sur le portrait du colonisé*" qui reproduit exactement la préface de 1966 du *Portrait du Colonisé*. Cet assemblage inaugure, au niveau de l'essai, une pratique que Memmi utilisera de plus en plus, celle de la réunion de fragments, qui, assemblés, veulent produire un seul texte : *L'Homme dominé* vise à engendrer, mais par rassemblement de textes, le **texte** des conditions impossibles de l'opprimé.

Ces fragments de provenance diverse, échelonnés sur une période de dix ans, de 1958 à 1968, ne manquent pas d'évoquer "la cave" (les textes de l'écrivain Emile dans *Le Scorpion*). Sans liens apparents, les textes de "*la Cave*" seront réunis dans *Le Scorpion* (paru en 1969, après l'essai) et constituent en grande partie la trame de ce roman. Leur fonction est, d'une part, de mieux cerner la vérité autobiographique, et d'autre part (en ce qui concerne les textes ajoutés de la partie "*La Cave*"), d'affirmer l'identité orientale de l'auteur.

Dans *L'Homme dominé*, les textes divers, assemblés pour constituer un seul texte, auront-ils, de la même manière, une fonction autographique dans le projet de construction de l'écrivain? Dans chacun des textes, la situation évoquée est une situation de duo qui rappelle celle du colonisateur-colonisé, du Juif-non Juif et, comme dans les deux essais qui précèdent, ce sont encore les mécanismes du *Portrait du Colonisé*, dont les résultats sont prédéterminés, qui seront appliqués aux diverses oppressions. La solution finale proposée sera également celle du regain de dignité et de la liberté retrouvée par le rejet du modèle de l'opresseur, la revendication des différences et la solution nationaliste. C'est cette optique qui fait l'unité du texte et permet à l'auteur une universalisation de son raisonnement qui s'appliquerait aussi bien au Noir, au prolétaire, à la femme et au domestique. Cette universalisation des mécanismes révélés dans le premier essai permet, certes, à l'auteur de sortir enfin de sa condition de Juif, opprimé et séparé – telle qu'il la peint à nouveau dans "*Petit Portrait d'un Juif*" – pour aller vers l'Autre, s'intéresser à sa condition, la décrire minutieusement et, en dernier recours, lui offrir une solution. Malgré cela, les autres opprimés semblent avoir perdu leur altérité en ce sens qu'ils se retrouvent tous coulés dans un seul et même moule, celui de la condition du Colonisé. Leur cas individuel se trouve dès lors incarné dans la répétition intra-textuelle des mêmes formules, références, mécanismes dont nous avons interprété la fonction. Par ailleurs, les textes repris entièrement tels que "*Sur le Portrait du Colonisé*", ou en partie comme "*Petit Portrait d'un Juif*", procurent une répétition intertextuelle qui se retrouve sporadiquement dans l'oeuvre memmienne dont elle assure la productivité. Dans sa postface, l'écrivain semble pressentir l'insuffisance d'un seul et même modèle lorsqu'il avance qu'il conviendrait de procéder à des analyses différentielles des divers cas. Avec ce livre, Albert Memmi est arrivé à une sorte de palier dans l'échelonnement de son oeuvre, d'où cette impression de piétinement textuel sur un concept sociologique repris à l'infini. Cependant, comme dans le cas du livre précédent, le bilan n'est pas entièrement négatif. Sur le plan de la construction identitaire et surtout du rapport à l'Autre, ce livre, réunissant des textes divers de conférences, d'entretiens, de présentations, est le témoignage écrit d'échanges de vive voix faits avec l'Autre, ainsi que d'une popularité grandissante de l'écrivain auprès d'opprimés de par le monde, qui reconnaissent sa valeur en l'invitant à s'exprimer devant eux pour dialoguer, donner conseils et solutions.

Pourtant, au niveau de l'écriture même, ce mouvement vers l'Autre, incarné dans la fragmentation des textes consacrés à différents opprimés, reste ambigu : l'élargissement de son horizon pour inclure le Noir, la femme, le domestique n'est qu'apparent. La répétition intertextuelle des ouvrages antérieurs pourrait signifier que la véritable solution au problème de l'oppression, telle qu'elle est proposée par Memmi, reste insatisfaisante en ce sens qu'elle enferme l'opprimé dans une seule et même condition et par là ne génère pas la délivrance attendue, ne remplit pas sa mission guérisseuse.

Par contre, il ne faut pas oublier qu'à travers cette trilogie, a certainement eu lieu un grand travail sur soi qui révèle le développement certain que nous avons observé à travers l'écriture des trois textes. *L'Homme dominé* est bien le prolongement et l'extension des deux essais qui le précèdent, il est aussi l'aboutissement d'une mission de l'écrivain envers lui-même et ses congénères. C'est une sorte de bilan d'un itinéraire qui passe par le refus, la négativité profonde, l'affirmation des différences, pour finir dans la phase positive de l'identité juive entérinée. Cette dernière devient une force active, à la fois dans l'entreprise de construction identitaire et dans le prolongement de l'écriture memmienne.

Cet itinéraire est reflété tout entier dans la longue préface d'Albert Memmi au livre de David Bakan sur Freud et la mystique juive où l'écrivain affirme : "On n'écrit pas une préface uniquement pour présenter un livre (...) on défend le livre d'un autre parce qu'on y trouve également confirmation de ses propres pensées, parce qu'il vous soutient autant que vous le soutenez" (Bakan 1964 : 249).

Le texte de cette préface contient d'incessants rappels à son oeuvre sur la condition juive et constate la similarité entre la façon de Freud de vivre sa judéité et la sienne propre. En premier la négativité : Freud a vécu "sa judéité comme malaise et hostilité des autres; d'abord comme une lourde négativité" (Bakan 1964 : 251); faisant allusion à la laïcité qui lui est chère, Memmi affirme : "C'est du judaïsme que Freud veut libérer le Juif moderne" (Bakan 1964 : 255). Il précise plus loin : "On peut, on doit refuser le judaïsme, on ne peut pas refuser la judaïcité. (...) refusé par les autres, refusant les siens, que deviendrait-on ?

(...) Son appartenance est le seul atout sur lequel il (Freud) peut compter : *la judéité redevient une force positive*. (...) il (Freud) récupère sa judéité” (Bakan : 261). Cette récupération de son identité, explicitée ici dans un texte sur Freud, révèle exactement la démarche d’Albert Memmi à travers, d’une part, l’itinéraire laborieux et souvent pénible de l’écriture des deux essais sur la condition juive, et d’autre part, dans le bilan et les conclusions du bilan et conclusions du troisième volet de la trilogie. Nous avons constaté un itinéraire semblable dans l’écriture des romans où, après le rejet, la révolte, la déconstruction intérieure de *La Statue de sel* et *Agar*, l’écriture arrive à une sorte de dédramatisation et à une acceptation des racines judéo-arabes. Acceptation qui sera à la source de l’écriture du *Désert*.

Références

- Memmi, A. 1953. *La Statue de sel*. Paris : Gallimard, Folio
 - 1955. *Agar*. Paris : Gallimard, Folio
 - 1957. *Le Portrait du Colonisé*. Paris : Gallimard
 - 1962. *Portrait d’un Juif*. Paris : Gallimard, NRF
 - 1963. Pourquoi j’ai écrit *Portrait d’un Juif*. *Présence Africaine* XLVII
 2ème trimestre (Archives de l’écrivain)
 - 1966. *La Libération du Juif*. Paris : Gallimard
 - 1967. Autoportraits. *Souffles*. 2ème semestre (Archives de l’écrivain)
 - 1968. *L’Homme dominé*. Paris : Gallimard
 - 1969. *Le Scorpion*. Paris : Gallimard
 - 1974. *Juifs et Arabes*. Paris : Gallimard, Idées
 - 1976. *La Terre intérieure*. Paris : Gallimard
 - 1977. *Le Désert*. Paris : Gallimard, Folio
 - 1982. Rêveries d’un Juif arabe. *Jeune Afrique*. 28 avril (Archives de
 l’écrivain)
 - 1995. *Le Juif et l’autre*. Paris : Christian de Bartillat
- Bakan, D. 1964. *Freud et la tradition mystique juive*. Paris : Petite Bibliothèque
 Payot
- Laplanche, J. & 1967 (1978). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF
 Pontalis, J.B.
- Marientras, R. 1975. *Etre un peuple en désespoir*. Paris : Maspéro
- Menuhin, Y. 1997. Entretien avec Alain Duault. *Le Nouvel Observateur*. 23 octobre
- Yétiv, I. 1972. *Le thème de l’aliénation dans le roman maghrébin d’expression
 française*. Québec : Celef

CHAPITRE VIII

DE LA JUDÉITÉ À LA JUDAÏCITÉ

Juifs et Arabes (1974), *La Terre intérieure* (1976), *Le Juif et l'autre* (1995)

Nous sommes (...) des Juifs, mais nous sommes aussi les plus vieux Tunisiens.
(A. Memmi 1995 : 147).

Nous avons décidé de grouper ces trois livres qui s'avèrent être non seulement la prolongation de la longue réflexion sur la condition juive, mais aussi l'annonce d'un développement nouveau dans la pensée memmienne.

Juifs et Arabes

Dans *Juifs et Arabes*, l'affirmation de la judéité, la préoccupation de la condition juive se prolongent avec, cependant, un angle nouveau qui révèle la face double de l'identité memmienne – celle, dans les mots saisissants de Memmi lui-même, de Juif arabe : “(...) je m'aperçois que je suis ce que l'on peut appeler un Juif arabe” (1974 : 11) écrit l'auteur dans la préface du livre intitulée “*Après la guerre du Kippour*”. Il y revendique les ressemblances entre l'histoire des Juifs orientaux et des Arabes; pauvres, dominés et humiliés, ils l'ont été de façon semblable. Cependant, comme les Juifs arabes ont été eux-mêmes opprimés et humiliés par les Arabes musulmans, ils répondent aujourd'hui par le sionisme qui marquerait leur liberté enfin retrouvée.

Les accusations d'oppression et d'humiliation des Juifs en pays arabes côtoient la revendication de la fraternité initiale, illustrée par la dédicace qui précède le texte : “A mes frères juifs, à mes frères arabes pour que nous soyons enfin tous des hommes libres” et dans le texte même : “ nous sommes issus des mêmes populations autochtones depuis l'aube du peuplement humain” (1974 : 14). La violence de la guerre pourrait être évitée, dit l'auteur, si seulement les deux parties consentaient à dialoguer, à “marchander” : “Avons-nous à ce

point oublié notre art commun de marchandage, que nous ne voyons pas d'autre issue que dans une destruction réciproque ?" (1974 : 14). Il s'ensuit une plaidoirie pour l'Etat d'Israël où les Juifs pourraient enfin vivre libres, et un réquisitoire pour la paix dans la région qui serait engendrée par le dialogue. La préface résume à elle seule le texte qui suit et aussi une nouvelle approche de la relation avec l'Autre qui serait celle du dialogue entre deux dépendants et non plus celle de la séparation aliénante d'avec l'opresseur.

Le texte de l'essai est lui-même une longue plaidoirie d'Albert Memmi pour les siens et une justification persistante de l'Etat d'Israël à travers un assemblage de textes divers, similaire à celui de *L'Homme dominé*. La dimension autobiographique y est fortement inscrite dans les nombreux exemples tirés du vécu de l'auteur et en particulier dans la reprise de "*Petit portrait d'un Juif*" (in *L'Homme dominé*), l'autoportrait légèrement adapté dans le premier chapitre sous le titre de "*Qu'est-ce qu'un sioniste ?*". La réponse à cette question en dernière page du chapitre est la seule innovation du texte repris. La répétition intertextuelle, relevée dans le chapitre précédent, réapparaît, de même que des répétitions intratextuelles où sont à nouveau repris les mécanismes du *Portrait du Colonisé* adaptés ici au *Juif Colonisé*. Cependant, la répétition intertextuelle la plus évidente, dramatisée par le leitmotiv qui rythme et martèle le texte, réside dans le concept de sionisme incarné dans la nécessité et la valeur indubitable d'Israël. Cette répétition se retrouve sans exception dans tous les textes dont il est question ici et surtout, elle constitue toujours la conclusion de chacun d'entre eux. La présence de ce leitmotiv nous incline à penser que l'écrivain se charge désormais d'une véritable mission : faire accepter aux autres et en particulier aux Arabes la nation d'Israël. Cette mission est révélée sur le plan de l'écriture par une grande charge émotionnelle, qui s'exprime à travers les nombreuses questions, pour la plupart porteuses de leur propre réponse, qui parcourent les textes et mènent systématiquement à l'unique issue possible, celle du maintien de l'existence d'Israël.

L'engagement profond de l'auteur dans le sionisme, qui s'appuie constamment sur son expérience personnelle pour expliquer et justifier sa démarche, trouve son apothéose dans le dernier chapitre intitulé "*Israël*". Véritable ode à dimension spirituelle, elle est l'affirmation autographique du remède au vide intérieur ressenti par l'écrivain : "Or voici que ce vide, ce

fantôme, subitement devient chair pleine et se nomme Israël (...) Israël ma face d'ombre, mon absence aux nations, Israël ma nostalgique référence, Israël ma différence, se met à vivre" (1974 : 218). Dans un élan empreint de spiritualité, à partir d'une perspective presque religieuse, porteuse de toute la nostalgie pour la religion des origines, l'auteur s'exclame "Ah! Si l'on savait ce que signifie, en *toute réalité*, pour un Juif, cette ré-incarnation, cette re-naissance à l'histoire de son être collectif (...) !" (1974 : 218. En italiques dans le texte), "Certains affirment même qu'Israël est entré dans leur vie par effraction (...) sitôt entré, ils l'ont reconnu : ils se sont reconnus en lui" (1974 : 218).

A travers l'intensité de cette rencontre, Israël paraît être devenu, pour l'écrivain, le noyau dur de son être intérieur qui permet à l'identité éparpillée de trouver un appui solide semblable à "la béquille", nécessaire et vitale, à laquelle Albert Memmi assimile la religion chez les autres. C'est ce phénomène d'acquisition personnelle qui permet à l'auteur de conclure son texte sur un optimisme inhabituel chez l'écrivain des différents portraits : "Israël a rendu au Juif la quasi-totalité de son être" (...) "Le Juif était l'un des plus vieux opprimés de l'histoire universelle : Israël a mis presque fin à l'oppression du Juif" (1974 : 219 - 218, 219. Nous soulignons). Le passé, inscrit dans cette dernière phrase, porte toute la valeur de l'évolution identitaire de l'auteur qui annonce la fin possible de l'oppression du Juif décrite à l'infini dans les textes antérieurs et dont l'issue, à la fois géographique, psychologique et spirituelle, est acquise et se nomme Israël. Cette conclusion est un dépassement positif de la conclusion de *La Libération du Juif* qui, elle, préconise "la lutte pour Israël". Sur le plan du rapport à l'Autre, un nouveau développement semble aussi faire surface. Ce réquisitoire pour les siens, que présente *Juifs et Arabes*, pourrait paraître très ethnocentriste; il fait pourtant place à un réquisitoire pour l'Autre incarné ici par les Palestiniens dont la présence n'est pas oubliée par l'auteur qui, sincèrement, semble chercher aussi une issue à leur malheur de déplacés et d'exilés : "Les Palestiniens sont malheureux, voilà le fait (...) les Palestiniens vivent un drame, voilà ce que les Israéliens doivent admettre et ne jamais oublier" (1974 : 165). Pourtant, cette considération altruiste est aussitôt contrebalancée par : "Il faut que les Palestiniens, et les Arabes, admettent, et n'oublient plus jamais, que les Juifs ont un Etat, à côté d'eux, parmi eux" (1974 : 166).

La solution, pour Memmi, résiderait dans l'intégration dans l'Etat d'Israël au point d'en venir à envisager l'issue quasi-utopique de métissage dans l'avenir. Pour l'instant, il préconise le dialogue, "le marchandage" à l'orientale, qui favorise les rapports humains et permet de maintenir la paix ²⁴.

A travers ce souci de l'Autre et la volonté de dialogue semble poindre, chez l'écrivain, la fin du concept du duo éternellement conflictuel et l'apparition d'un duo interdépendant, qui annonce la nouvelle étape de la pensée memmienne – vers le concept de dépendance.

La Terre intérieure

La préoccupation pour la condition juive ne s'achève pourtant pas à ce stade de l'écriture; on la retrouve dans le livre-entretien *La Terre intérieure* où un chapitre lui est consacré. On y découvre que sa condition de Juif n'est plus, pour l'auteur, toute négativité. En effet, d'une part, il avoue trouver "orgueil et fierté" à n'être "pas comme les autres" (1976 : 183); et d'autre part, pour la première fois, chez cet écrivain qui revendique sa laïcité, se trouve clairement exprimée la tolérance pour la religion – auparavant farouchement combattue comme nocive à la liberté du Juif – : "la religion est une des structures fondamentales des peuples, surtout dans leurs périodes difficiles ... Pour les Juifs, elle est encore plus importante (...) c'est une composante de (leur) personnalité" (1974 : 184). "Il (faut) que les gens soient libres aussi de leur comportement religieux. C'est souvent la condition de leur épanouissement" (1976 : 185).

La question palestinienne est reprise et approfondie par la promesse d'un engagement personnel : "(les Palestiniens) sont, actuellement, les plus malheureux des Arabes et, pour moi, toute souffrance est un absolu : il faut qu'ils retrouvent une vie digne, il faut en finir avec ces camps, je n'ai pas cessé et ne cesserai pas de le réclamer ... Mais il faut (...) qu'ils cessent de demander l'impossible, l'inacceptable (...) c'est-à-dire la disparition d'Israël" (1976 : 214, 215). Le deuxième volet de la phrase réaffirme la dimension sioniste inaltérable

²⁴ L'Histoire a démontré depuis la parution du livre que c'est bien le dialogue qui a mené aux négociations de la paix israélo-palestinienne, malheureusement interrompue par la violence de l'assassinat du Président Rabin,

de la pensée memmienne qui ne voit finalement de solution que dans le marchandage d'égal à égal, "nous devons discuter et marchander d'ex-colonisés à ex-colonisés" (1976 : 216). Son identité de Juif arabe, "c'est-à-dire de frère 'de sang' et de culture des Arabes musulmans" (1976 : 215, 216), est confirmée également au cours de l'entretien de *La Terre intérieure*; frère des uns et des autres, il les comprend et déplore leurs relations tendues d'ennemis : "Cette affaire des relations judéo-arabes est vraiment l'une de mes préoccupations majeures" (1976 : 230).

Au niveau de la fiction et de l'imaginaire, cet entérinement de la double appartenance et la résolution de l'oppression juive par le sionisme dans l'écriture des essais deviendront la source du quatrième roman, *Le Désert*, dont la structure et les personnages sont ceux d'un conte arabe oriental. Le problème de l'identité semble y être résolu à travers l'acquisition d'une certaine sagesse quand la paix intérieure paraît atteinte à travers la confirmation de l'existence du petit territoire indépendant du "Royaume-du-Dedans", terre convoitée dont le souvenir anime l'errance du héros. Ce royaume ne serait-il pas une allégorie de la terre d'Israël dont l'existence seule suffirait à garantir un sens de liberté et de dignité dans l'imaginaire des Juifs de la Diaspora ? Enfin, à propos de l'oppression "avec un grand O" (1976 : 253), l'écrivain se pose la question de savoir si la dépendance est toujours néfaste, car "on ne supprimera jamais toutes les formes de dépendance (...) non la sujétion, bien entendu, mais le besoin que chacun a des autres" (1976 : 253).

Cette réflexion révèle l'embryon de la pensée sur la dépendance qui sera exposée amplement dans l'essai éponyme ultérieur sur lequel nous reviendrons. Signalons, cependant, concernant la nouvelle pensée memmienne que dans *La Dépendance* l'écrivain mentionnera son attitude passée par rapport à la religion des siens et la regrettera : "Jeune écrivain, je fus bien imprudent de porter la main sur des constructions édifiées le long des siècles pour aider des gens à vivre" (1979 : 132). Il y reconnaîtra aussi la nécessité des rites et des fêtes qui accompagnent tout changement dans la vie, tels que le passage à l'adolescence, le mariage, le deuil etc... Par la reconnaissance du bien-fondé de ces rites anciens et le regret de sa prise

mais pourtant sérieusement reprises aujourd'hui.

de position antérieure, l'écrivain semble avancer vers une certaine tolérance pour les traditions des siens, et une reconnaissance humaniste de l'altérité. Cette nouvelle vision trouvera confirmation également dans *A contre-courants*, sorte de dictionnaire philosophique paru en 1993, où l'auteur précise à propos des Juifs : "Un peuple même, érigé en nation, ne se sauve pas tout seul : il lui faut encore transformer ses relations avec les autres (...) Le salut des Juifs réside en somme dans la primauté, enfin comprise, des intérêts communs de toute la société humaine enfin réconciliée" (1993 : 155).

Le Juif et l'autre

L'effort conscient de mouvement vers l'Autre trouve sa prolongation dans l'essai d'Albert Memmi, paru en 1995. Son titre, *Le Juif et l'autre*, semble renfermer dans ses deux éléments ce mouvement altruiste qui commence à faire surface dans les écrits précédents. En effet, le titre dénote un dépassement de l'autoportrait et une ouverture sur l'Autre. Le livre consiste en un long texte de 116 pages non titré suivi de "*Textes à l'appui*". Le préambule annonce aussitôt la préoccupation continue pour la condition juive et la conscience de l'existence des autres aussi bien dans sa négativité que dans sa positivité : "Si je reste préoccupé du sort de ma communauté, j'ai toujours été conscient, douloureusement quelquefois, que nous ne sommes pas seuls au monde (...). Notre destin est étroitement lié à celui des autres, dans le meilleur comme dans le pire (...). Par-delà nos spécificités, pour nous comprendre, il nous faut aussi comprendre les autres" (1995 : 7).

Suit le texte principal, inscrit dans un espace autobiographique chronologique où se trouve revisitée toute la vie de l'écrivain depuis la médaille romaine des origines généalogiques jusqu'à sa prise de position sioniste. Ce texte, à l'apparence d'essai sociologique, est peut-être pourtant le plus autobiographique des écrits memmiens et se lit comme une sorte de confession, où tout serait non seulement dit, redit, mais complété : on y apprend, entre autres détails inédits, que l'impasse Tarfoune, lieu identitaire dans *La Statue de sel*, existe bien et s'appelle en réalité l'impasse Tronja et que l'enfant a "joué autant avec les enfants juifs qu'avec les enfants arabes" (1995 : 13) habitant "à la lisière exacte entre le quartier juif de Tunis et la ville arabe" (1995 : 12), ce qui expliquerait son ambigüité identitaire. Ce ton intime de la confession prend parfois des allures de texte dit plutôt qu'écrit : "Je suis entouré

d'objets qui me viennent de mes parents. Tenez, regardez ces merveilleux ciseaux à découper le cuir" (1995 : 16), "J'ai encore la lampe de mon père, tenez la voici, elle est superbe n'est-ce pas ?" (1995 : 21). Le lecteur est ainsi acheminé dans l'univers intime de l'écrivain et immergé dans une révélation autobiographique d'où surgissent à la fois une immense nostalgie pour le monde cohérent de l'enfance et de la famille encadré par une religion "aimable" et, à nouveau, un véritable plaidoyer pour ses congénères.

Sur le plan de l'altérité, c'est aussi par ce texte, et bien tard dans l'oeuvre de l'écrivain vieillissant, que sont reconnus de façon discrète, mais positive, la mère et le père dont la mention était plutôt négative dans les romans. "Ma mère a été capitale dans la construction de ma personnalité" (1995 : 29) reconnaît l'auteur, et à propos du père, il affirme : "On ne parlait pas beaucoup. Il était silencieux, dans son fauteuil. J'ai fini par croire qu'il m'aimait beaucoup (...) il était fier d'avoir un fils qui, etc, mais il ne me l'a jamais dit. Il ne parlait pas" (1995 : 35). Cet aveu contredit la vision du père, chargé de reproche dans *Le Pharaon*, accusé d'être mort sans jamais avoir donné son approbation au fils. C'est dans l'essai que lui est rendu une altérité positive à partir d'une réflexion du présent, partie intégrante de la dialectique entre le passé et le présent qui sous-tend le texte.

Le passé de l'écrivain, revisité, complété, est aussi parfois réajusté. C'est le cas du mariage mixte, à l'origine du *Portrait du Colonisé* et du concept de duo conflictuel, qui se trouve dédramatisé du fait de la stabilité atteinte dans le présent : "Maintenant, nous avons trouvé un assez bel équilibre. Tous les antagonismes ont été repensés, réajustés et remis dans une perspective humaniste laïque. Dois-je ajouter que nos deux familles respectives ont été parfaites? Elles ont été certainement secouées, mais elles n'en ont presque rien laissé paraître" (1995 : 80). La tolérance des familles respectives est ici, pour la première fois, reconnue et valorisée à travers une vérité autobiographique inédite qui, longtemps entravée par une attitude négatrice, surgit enfin dans le dernier essai.

Malgré cette charge de positivité indéniable, cette acquisition sur le plan personnel ne chasse pas entièrement l'obsession de la répétition intertextuelle des essais précédents sur la

condition de malheur du Juif et dénote le non-résolu persistant de cette problématique chez Memmi.

Néanmoins, est reconnue la possibilité d'assimilation des Juifs de la Diaspora dans la majorité parmi laquelle ils vivent, à travers la laïcité, considérée comme une issue : Israël serait le "mythe", "la réalisation d'une utopie dont, désormais, les masses juives ne pourront plus se passer" (1995 : 122).

C'est dans son vécu que Memmi tire encore un exemple pour illustrer sa réflexion : une de ses soeurs et un de ses frères se sont installés en Israël; leurs enfants, intégrés, ne sont plus rien d'autre qu'Israéliens : "C'est leur pays : ils y sont nés" (1995 : 123) affirme l'auteur, dont la perte du pays natal reste à jamais une blessure. Pourtant, l'amertume de l'exil s'est estompée chez l'écrivain qui déclare : "J'ai longtemps pensé que l'exil était un malheur, je n'en suis plus si sûr" et il ajoute : "peut-être que l'exil est une bonne chose" (1995 : 99).

Si la confession, incarnée par cette autobiographie miniaturisée, s'achève sur l'image du Juif errant ayant enfin trouvé ancrage, elle n'annonce pas la fin du livre. La partie intitulée "*Textes à l'appui*" renferme aussi une série de treize textes, dont l'aspect fragmenté semble servir à contrebalancer la spontanéité très personnelle de la confession qu'est le texte principal (dont nous venons de faire l'analyse), par une résurgence de rationalité plus propice à l'essai.

Presque tous les textes sont à la première personne, ayant leur origine dans des communications publiques, ou ayant été publiés dans certains journaux à des dates assez récentes. On y remarque deux orientations bien définies : d'une part, la révision de la définition du Juif – qui permet un autre angle de vision sur sa condition – et d'autre part, la défense de la laïcité.

Dans le premier des textes, intitulé "*Qu'est-ce qu'un Juif ?*", la réponse à la question se trouve dans la définition, symbole d'acquisition, qui suit : "Etre Juif, communément, c'est : une expérience vécue; une condition objective; une culture" (1995 : 130). Nous ne pouvons

que relever la charge positive de l'affirmation – à mille lieues de celle du *Portrait d'un Juif* où "Être Juif, c'est être séparé des autres, c'est aussi être séparé de soi" (1962 : 72). Le contenu privatif de cette dernière définition, porteur du malaise qui traverse le texte, a disparu dans la nouvelle définition plutôt harmonieuse, figurée par un triangle concret représentatif de la condition juive dont les trois sommets sont la judéité, le judaïsme et la judaïcité (1995 : 133). Tous trois assurent, au Juif en général, son identité et celle particulière d'Albert Memmi, qui déclare pour la première fois publiquement à son lecteur : "(...) je me considère comme un écrivain et un penseur juif" (1995 : 133). Il ajoute que cette identité revendiquée ici ne s'accompagne pas de la pratique des textes religieux, mais va plutôt vers la compréhension universelle de conditions similaires d'oppression. C'est, en effet, par son éloignement du judaïsme qu'Albert Memmi a désormais choisi de vivre sa condition de Juif. Il exprime cette prise de position dans quatre textes successifs qui disent sa croyance absolue en la laïcité, nécessaire à l'épanouissement et à la liberté du Juif. La positivité nouvelle avec laquelle l'écrivain considère la condition du Juif s'exprime amplement dans des textes que nous considérons comme des consolidations identitaires, car ils expriment la fierté des origines en insistant sur l'existence millénaire des Juifs dans le Maghreb et leur appartenance multiple : "Nous fûmes au Maghreb, avant les chrétiens et bien avant les Arabo-musulmans (...) seuls, nous avons résisté à la vague islamique. Nous enrichissant, en retour, de toutes les civilisations provisoirement triomphantes (...) nous résumons, dans notre âme collective, les rappels de tant d'échos" (1995 : 160). "Nous fûmes, nous sommes tout cela; il fallait bien que le bilan soit fait, pour que nous nous reconnaissons, pour que nos enfants nous reconnaissent" (1995 : 162).

La triple appartenance de l'écrivain est ainsi reconnue et entérinée : "Nous sommes des Juifs, mais nous sommes aussi les plus vieux des Tunisiens" (1995 : 167). "Les Français (sont) mes compatriotes de choix et d'adoption" (1995 : 166), "Donc nous sommes Juifs, Tunisiens et Français" (1995 : 166). Avec ces considérations nouvelles, nous sommes très loin de l'éclatement identitaire du jeune héros de *La Statue de sel*, écartelé par ses trois identités apparemment irréconciliables. L'écrivain s'est éloigné du pessimisme contrôlé que l'on retrouve aussi dans le texte antérieur *Ce que je crois*, où il écrit à propos de la triple identité : "Je me demande si j'arriverai à résorber, du moins à maîtriser ma disparité" (1985 :

44). Lorsqu'un de ses amis français juif a conclu une discussion en disant : "En somme, vous êtes Juif, Tunisien et Français, et vous tenez aux trois ... Eh bien soyez Juif, Tunisien et Français" (1985 : 47), la réaction de Memmi à ce moment a été pessimiste : "C'est-à-dire, pensai-je : ni l'un, ni l'autre".

Dix ans se sont écoulés entre *Ce que je crois* (1985) et *Le Juif et l'autre* et le "Vous êtes..." réfuté est devenu le "Nous sommes..." d'une nouvelle acquisition autographique de la triple appartenance identitaire. Avec le temps, une sagesse nouvelle semble surgir. L'auteur paraît arriver, enfin, à s'éloigner du conflit que présenterait un choix personnel, lorsqu'il recommande aux hommes de consentir à être "ceci *et* cela" plutôt que "ceci *ou* cela". L'acceptation d'une appartenance multiple favoriserait alors leur apprentissage à la vie en commun sans conflit.

La nouvelle dimension humaniste de la réflexion memmienne, où le "nous", symbole de la judaïcité – employé fréquemment dans les textes ajoutés de *Le Juif et l'autre*, permet de déborder les limites du "je" des autoportraits précédents – en vient à atteindre sa pleine dimension altruiste et humaniste lorsque l'écrivain s'adresse aux "hommes" en général. L'amertume négatrice qui empreignait la réflexion sur la condition juive a, peu à peu, quitté le texte au fil des six essais que nous avons considérés. L'âge de l'écrivain qui se retourne sur sa vie y est certainement pour beaucoup dans cette progression vers une attitude de calme tolérant; mais aussi, les événements socio-historiques, qui font que la Tunisie, le pays natal dont l'écrivain se sentait exclu, fait de grands efforts de réconciliation avec ses anciens ressortissants juifs, qu'elle se dit prête à accueillir à nouveau. Par ses invitations à des colloques et conférences publiques, elle semble ouvrir toutes grandes ses portes à l'écrivain tunisien Albert Memmi, qu'elle reconnaît enfin : "Je dois rendre hommage (...) aux efforts de la jeune Tunisie (...) à la courageuse reconsidération du rôle de ses Juifs" (1995 : 170), "si les propositions de tolérance et d'ouverture du gouvernement actuel de notre Tunisie demeuraient fermes, nous y répondrions avec espoir et la même fraternelle fermeté". "On n'en a jamais fini avec le pays natal" (1995 : 169) dira l'écrivain, relevant par là l'une des dépendances qui marquent toutes relations humaines. C'est la révélation progressive de ce nouveau concept qui mènera à l'évolution que représente l'essai sur *La Dépendance*.

Références

- Memmi, A. 1953. *La Statue de sel*. Paris : Gallimard, Folio
- 1957. *Le Portrait du Colonisé*. Paris : Gallimard
 - 1962. *Portrait d'un Juif*. Paris : Gallimard, NRF
 - 1966. *La libération du Juif*. Paris : Gallimard
 - 1968. *L'Homme dominé*. Paris : Gallimard
 - 1974. *Juifs et Arabes*. Paris : Gallimard, Idées
 - 1976. *La Terre intérieure*. Paris : Gallimard
 - 1977. *Le Désert*. Paris : Gallimard, Folio
 - 1979. *La Dépendance*. Paris : Gallimard
 - 1985. *Ce que je crois*. Paris : Grasset
 - 1988. *Le Pharaon*. Paris : Julliard
 - 1993. *A contre-courants*. Paris : Nouvel objet
 - 1995. *Le Juif et l'autre*. Paris : Christian de Bartillat

CHAPITRE IX

DU DUO À LA TRIADE *La Dépendance* (1979)

Les négociations doivent avoir pour but d'établir entre les peuples (...) une relation fondée sur l'amitié et le profit réciproque.
(Le Dalaï Lama - Mars 1998)²⁵

“J’ai découvert l’extraordinaire importance de la dépendance il y a quelques années dans un hôpital (...). C’est dans cet état d’impotence extrême que je vis à quel point on peut avoir besoin d’autrui” (1979 : 195).

Ce n’est qu’à la fin du livre *La Dépendance*, dans la partie “Annexes”, qu’Albert Memmi révèle l’origine très autobiographique de la découverte du concept de dépendance. Cependant, la notion de dépendance est apparue, peut-être à son insu, bien avant l’essai qui porte son nom. Memmi lui-même admet : “Je manipulais la dépendance sans la nommer” (1979 : 200). Précédemment, nous l’avons relevée dans les essais tels que *Juifs et Arabes* et *La Terre intérieure*, où elle apparaît sous forme de marchandage et de négociations, dits préférables au conflit violent et où le rapport à l’Autre est passé du duo conflictuel au duo interdépendant. Avec ce nouvel essai, la pensée memmienne accomplit une véritable révolution en instaurant une dynamique nouvelle, que nous essaierons d’interpréter.

La couverture du livre, illustrée d’une double face, est basée sur la comparaison : “La dépendance est comme Janus, à double visage” (1979 : 113). L’auteur évoque, évidemment,

²⁵ Notre traduction – “Negociation must aim to establish a relationship between (...) peoples based on friendship and mutual benefit” – The Dalaï Lama, March 1998 in “The Sunday Independent”, South Africa 16th January 2000.

par là, l'ambiguïté de la relation de dépendance, mais, en même temps on peut voir dans l'évocation de Janus l'expression d'une symbolique nouvelle : Janus, dieu des transitions et des passages, en particulier l'évolution du passé vers l'avenir, d'une vision à une autre, symbolise parfaitement l'évolution de la pensée memmienne d'un passé conflictuel vers un avenir de dialogue. Chez l'écrivain, le concept de l'altérité a, en effet, évolué.


Les héros des romans sont désespérément solitaires. A partir de leur identité éclatée et difficile, ils cherchent à se reconstruire en créant des doubles à l'infini, qui ne reflètent toujours qu'eux-mêmes emprisonnés dans leur unicité et leur solitude. Le héros du *Désert*, El Mammi, trouve, dans la solitude et le silence de l'expansion désertique, l'expression de la liberté pure, en ne dépendant "de rien ni de personne". C'est, d'après lui, cette totale indépendance qui lui procure la sécurité et la paix de son être intérieur. "Il me semble (...) que rien ne peut m'atteindre, au moins dans l'essentiel de mon être" (1977 : 19). Pour le héros, l'errance, qui empêche de s'attacher "à rien, ni à personne" le garde à lui-même, "ce qui est bien la seule véritable liberté" (1977 : 18).

Or, la reconstruction intérieure qui se produit au cours des romans, à travers l'auto-analyse, semble ne pas répondre à l'appel des héros memmiens en ce sens qu'elle ne fait aucune vraie place à la relation à l'Autre. Dans l'essai *La Dépendance*, par contre, Albert Memmi reprend la notion d'interdépendance liée au concept de liberté; il y rectifie l'optique des romans et tout particulièrement du *Désert*.

En définitive, ne dépendre de rien ni de personne, qu'est-ce que cela signifie ? Ce serait n'avoir besoin de rien ni de personne : à la limite, est-ce que cela conserve un sens ? La conception d'une liberté absolue me paraît vaine, je l'avoue, au regard de la morale comme à celui de la psychologie. (...) N'y a-t-il pas quelque tristesse dans cet apparent défi : Je n'ai besoin de personne ! (1979 : 160)

Le refus total de dépendance n'est pas un signe évident de liberté : il est aussi une peur de dépendre, c'est-à-dire une peur des autres (1979 : 161).

La reconnaissance de la dépendance dont témoigne cette citation s'exprime progressivement dans les essais par le passage du duo au duo double et à la triade d'abord objectale, mais ensuite relationnelle.

Avec le premier essai, *Portrait du Colonisé*, le concept de duo émerge; c'est le duo conflictuel dominant-dominé, qui servira de modèle à tous les essais qui suivront – jusqu'à *La Dépendance*. Le nombre deux, symbole de l'opposition, de l'ambivalence et du dédoublement, est aussi la première et la plus radicale des divisions. Porteur du dualisme de la dialectique, de l'effort et du combat, le deux semble avoir rempli sa fonction au cours des essais de combat contre l'oppression qui précèdent *La Dépendance*. Or, dès les premières pages de ce texte sur la dépendance, un autre nombre apparaît pour symboliser le nouveau concept; c'est le nombre trois, incarné par un triangle équilatéral dessiné dans le texte  .

C'est le triangle de la dépendance qui, dit Memmi, est une relation trinitaire : “deux partenaires et un objet” (1979 : 18)²⁶. Nous rappelons que l'identité juive avait été symbolisée par un même triangle dans *Le Juif et l'autre*. A l'encontre du chiffre deux, le trois symbolise l'harmonie d'un ordre à la fois intellectuel et spirituel; avec le triangle de l'identité juive alliant judéité, judaïcité et judaïsme, l'auteur tentait d'harmoniser une identité difficile et de l'installer dans la permanence rassurante – se voulant même d'une certitude mathématique – du triangle posé dans le texte. La relation de dépendance est, elle aussi, installée dans un triangle et incarnera désormais, pour l'écrivain, sa vision nouvelle des relations humaines. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que la structure ternaire est très présente dans la symbolique juive de la Kabbale où “tout procède nécessairement par trois qui ne font qu'un” indiquant par là “l'identité unique d'un être et sa multiplicité interne, son autonomie immanente et sa dépendance” (Chevalier 1982 : 976).

Cependant, une fois la nouvelle relation installée dans le triangle et ainsi stabilisée, l'auteur va développer à nouveau la relation de duo afin de la dépasser pour arriver en fin de texte à une relation de deux duos liés, ceux du dominant-dominé et du pourvoyeur-dépendant, de “double diptyque” (1979 : 196), évoquant une quaternité où le nombre quatre, symbole “du solide et du tangible” (Chevalier 1982 : 794) renforce la réalité de la nouvelle relation.

²⁶ La présence de “l'objet de pourvoyance” restera sans avenir dans le texte et sera remplacé par la relation entre les deux partenaires.

A travers ce cheminement numérique, nous est révélée la dynamique non seulement de la pensée memmienne, mais de toute sa construction autographique. La lutte solitaire, souvent affolante et négatrice, a accompli une reconstruction identitaire à travers la théorisation du concept de duo, bientôt sécurisé dans l'harmonie de la triade et définitivement stabilisé dans la quaternité de deux duos qui seraient l'expression même de l'universalité des relations humaines.

Par ce cheminement de son écriture, l'écrivain parvient finalement à inscrire le besoin d'autrui et l'altérité dans sa propre relation à l'Autre, auparavant si difficile. Avec ce nouvel essai, Albert Memmi proclame :

Nous existons en fonction des autres (1979 : 23)
(...) la dépendance a une fonction. Elle est, pour le moins, une garantie contre l'esseulement, un recours contre la destruction et un exorcisme contre la mort. Elle est un divertissement au vaillant face à face avec soi-même, aux interrogations suscitées en nous par l'opacité de notre destin (...), les plaisirs de la compagnie sont aussi des assurances mutuelles contre l'angoisse (1979 : 164).

Pour qui a suivi l'itinéraire de reconstruction identitaire memmien, ses phrases ont une profonde résonance autobiographique. L'esseulement et l'angoisse empreignent romans et essais avec plus ou moins de force; l'auteur, par l'écriture de *La Dépendance*, semble pouvoir les exorciser en faisant entrer définitivement l'Autre dans sa quête personnelle. Il écrira plus tard dans *Ce que je crois* : "(il y a) un sentiment d'incomplétude chaque fois que nous manquons d'autrui" (1985 : 217).

Cette affirmation de l'altérité s'accomplit à travers la théorisation d'une relation dans un texte qui, contrairement aux précédents, n'est pas, dans l'ensemble, autobiographique. Le "on" et le "nous" neutres en sont les narrateurs, mais on y remarque la présence fréquente du "nous" où le "je", bien que présent²⁷, est estompé dans un pluriel où il s'associe à l'Autre :
"Nous ne sommes pas des entités autonomes qui rencontrons par hasard d'autres solitaires :

²⁷ Dans ce texte, lorsque le "je" intervient, ce n'est que pour illustrer la dépendance par quelques exemples tirés du vécu de l'auteur.

nous existons en fonction des autres. (...) Nous sollicitons leur alliance ou leur cherchons querelle pour obtenir (...) un échange et une reconnaissance” (1979 : 23). C’est le “nous” d’une fraternité nouvelle avec la masse de l’humanité, qui permet à l’écrivain de se décharger du fardeau de sa différence mal vécue, constamment relevée dans les essais précédents.

Dans l’ensemble, le texte se caractérise par de courts chapitres et des phrases concises, lapidaires mêmes, dont plusieurs sont des définitions. Lentement, prudemment, l’écrivain avance d’aphorisme en aphorisme, de définition en définition à travers le nouveau concept qui le préoccupe et dont il s’efforce de saisir l’essence. Cette technique du dévoilement, à travers l’acte d’écrire qui fait aller ainsi d’acquis en acquis, permet à l’auteur de progresser toujours plus loin dans la pénétration et la consolidation de sa nouvelle découverte.

Quelques exemples tirés du texte serviront à éclairer cette démarche qui s’efforce de prouver que la dépendance ouvre la voie à une autre compréhension des relations humaines. Ainsi, le concept de culture s’élabore en trois définitions : “la culture (...), c’est tout ce qui permet d’apprivoiser les problèmes nés du contact avec la nature, avec les autres et avec soi-même” (1979 : 46), “la culture est l’ensemble plus ou moins cohérent des réponses d’un groupe à ses conditions d’existence” (1979 : 47), et enfin “la culture d’un peuple est un habit d’Arlequin, où le nombre de pièces rapportées l’emporte quelquefois sur la trame ancienne” (1979 : 47). La culture, inéluctablement liée à l’Autre est, en même temps, inévitablement multiple de par sa mixité.

Plusieurs aphorismes caractérisent dépendance et pourvoyance jusqu’à ce que Memmi en vienne à admettre que “la dépendance est inépuisable comme la vie, qui la sous-tend” (1979: 88). Pourtant, l’auteur pousse plus loin la définition avec le concept de besoin irrémédiablement lié à la dépendance : “la dépendance est toujours liée au service d’un besoin” (1979 : 89), et il reformule : “enfin, le besoin est la clé de la dépendance” (1979 : 95), suit la définition du besoin : “le besoin est un état de tension interne, inné ou acquis, qui exige une satisfaction spécifique” (1979 : 95). Ces quelques exemples illustrent la démarche

de dévoilement adoptée par l'écrivain qui, pas à pas, en compagnie du lecteur, avance dans le concept afin de le saisir et le maîtriser.

La deuxième partie, qui est la plus longue, est fermement martelée de sentences souvent imprimées en italiques, se détachant du texte, qui s'en trouve affermi : “*Dans la Dépendance, bonheur et malheur sont étroitement liés*” (1979 : 100), “*l’histoire de l’individu, comme celle de l’humanité, est autant l’histoire de ses dépendances que celle de ses ruptures*” (1979 : 114), “la générosité consiste souvent à comprendre et à respecter les dépendances d’autrui, et non à les harceler au nom de la morale” (1979 : 156).

Dans la troisième et dernière partie, “*Du bon usage de la dépendance*”, l’auteur cerne de plus près le concept en montrant son universalité et ses bienfaits possibles :

L’on ne peut pas ne pas être dépendant (1979 : 161), (...) la dépendance est en somme l’une des bases du lien social (1979 : 164), la solidarité qui assure la cohésion des groupes (...) est ainsi une dépendance réciproque, la dépendance est un facteur de stabilité (1979 : 166), c’est un mode de fonctionnement de l’être humain, dans ses rapports avec les autres et le monde environnant, afin d’assurer sa survie (1979 : 186).

Fait suite une série de phrases porteuses de l’insistance anaphorique exprimée par le terme “il faut” dont le contenu didactique semble dicter des conduites à suivre afin de bien mener sa vie : “il faut apprendre à l’enfant à supporter une certaine dose de solitude” (1979 : 188), “il faut se préparer à la vieillesse” (1979 : 188), “il faut prendre garde de ne pas refuser celui qui n’est ‘pas de chez nous’” (1979 : 189), “il faut dénoncer l’autarcie et réhabiliter le commerce” (1979 : 189).

Albert Memmi avance, en conclusion, qu’“une sagesse pratique, individuelle et collective (...) fondée sur la dépendance serait (...) plus rentable que celle de la peur, l’angoisse et l’agression” (1979 : 190). La prise de conscience de la dépendance pourrait donc mener à la sagesse et à la paix poursuivies avec détermination par l’écrivain qui semble, par le moyen de l’écriture, avoir réussi à réintégrer la société des hommes après avoir dépassé la contemplation souvent négatrice de sa différence. “L’homme, conclut-il philosophiquement, est un être-avec, un être-en-relation...” (1979 : 191).

Pourtant, Albert Memmi ne s'en tient pas à cette conclusion humaniste. Comme insatisfait de la définition atteinte, il poursuit plus loin encore sa démarche dans deux annexes fortement autodiégétiques, en fin de volume. Quant à la troisième (et dernière) annexe, une lettre signée de Vercors, elle est, comme souvent chez Memmi, le témoignage concret qu'il est reconnu par l'Autre.


Dans la première annexe, l'auteur révèle l'expérience vécue (son séjour à l'hôpital) qui lui a apporté la découverte de la dépendance. Il remet en question son approche assez rigide sur le duo domination-sujétion et révisé sa vision en introduisant, dans la relation, la dépendance comme troisième élément. Nous pouvons constater, dès lors, la disparition du triangle initial objectal conçu sous la forme mécanique : dépendant, pourvoyeur, objet de pourvoyance, en faveur d'une triade nouvelle relationnelle : Dominance, sujétion, dépendance; "une étude de la dominance ne pourrait être achevée si elle n'englobait pas les conduites de dépendance qui l'accompagnent" (1979 : 204). Est révélée au lecteur l'importance autographique de la prise de conscience de la dépendance : "Cette affaire de la dépendance est devenue pour moi d'une importance particulière; tant pour me comprendre moi-même, et mes relations avec autrui, que pour comprendre les autres, individus ou groupes" (1979 : 204). Cette notion, nouvelle chez Memmi, lui a permis d'avancer prodigieusement dans sa construction identitaire, dont le côté relation à l'Autre faisait grandement défaut. En même temps est affirmée sa position d'humaniste, certes revendiquée auparavant, mais révélée pleinement avec ce nouvel essai-phare qui éclairera désormais sa conception des relations humaines de la lumière plutôt positive que projette la sagesse du dialogue et de la négociation : "Négociation, c'est le langage de la dépendance" (Entretien. 1980).

En 1989, à l'UNESCO, Albert Memmi affirme : "Les notions de dépendance et de pourvoyance sont devenues pour moi, au cours des années, après celles de dominance et de sujétion, les pivots de mon travail et, j'en suis de plus en plus persuadé, les clés pour l'interprétation de toute condition humaine" (1989).

La notion de dépendance hante encore aujourd'hui sa vision du monde identitaire. Pour l'écrivain déchiré entre trois identités apparemment irréconciliables, la dépendance réciproque sera le pansement au pouvoir guérisseur, la solution à sa dispersion identitaire. Il constate en 1997 :

Chaque identité culturelle est aussi une relation complexe à d'autres identités et se définit dans une certaine mesure, relativement à elles (...) (1997 : 97). Nous ne sommes pas tout à fait indépendants (par rapport à notre groupe culturel), mais cela nous convient (...). On appartient à un groupe, cela signifie qu'on a besoin de lui appartenir, et que ce groupe, d'une certaine manière, nous appartient, car (...) nous y trouvons profit (...) l'appartenance revient en somme à une dépendance ("*Les fluctuations de l'identité culturelle*". 1997 : 103)

Nous entrevoyons, dès lors, une superposition des deux triangles memmiens, celui de l'identité et celui de la dépendance formant un seul et même triangle où appartenances et dépendances seraient désormais confondues dans une relation de triade, consolidation définitive de l'oeuvre de reconstruction identitaire entreprise par l'écrivain.

Pour revenir à la notion de quaternité (évoquée p. 165), intimement liée à la triade, nous pouvons envisager que les deux triangles inversés et superposés :  dessinent l'étoile de David, symbole de sa judéité profondément enterinée par l'auteur, dont la paix retrouvée permet la prise de conscience de la relation plutôt quaternaire que binaire, symbolisée ici par les quatre points du rectangle.

Avec la théorie de la dépendance, qui permet de réhabiliter et d'universaliser²⁸ cette notion longtemps considérée négative, Albert Memmi ouvre aux autres une voie qui permet un certain renouvellement dans les sciences de l'homme, en même temps qu'il s'ouvre à lui-même la voie de l'altérité. Voie qui va lui permettre une analyse lucide du racisme, dans une mise en forme qui se veut rationnelle et objective, inédite dans l'écriture des essais.

²⁸ Témoin le Colloque de Cérisy-La-Salle consacré à Albert Memmi et la publication qui en a résulté, où on peut lire : "Renouant avec une tradition illustrée particulièrement par le philosophe Jean-Paul Sartre et

Références

- Memmi, A. 1957. *Le Portrait du Colonisé*. Paris : Gallimard
- 1974. *Juifs et Arabes*. Paris : Gallimard, Idées
 - 1976. *La Terre intérieure*. Paris : Gallimard
 - 1977. *Le Désert*. Paris : Gallimard, Folio
 - 1979. *La Dépendance*. Paris : Gallimard
 - 1980. *Philosophie de la Dépendance*. *Le Monde* 21 avril
 - 1985. *Ce que je crois*. Paris : Grasset
 - 1989. *Communication à l'UNESCO : Science, philosophie, religion et libertés*. Mai (Archives de l'écrivain)
 - 1995. *Le Juif et l'autre*. Paris : Christian De Bartillat
 - 1997. "Les fluctuations de l'identité culturelle". *Revue Esprit*. Janvier
- Chevalier, J. 1982. *Dictionnaire des symboles*. Paris : Robert Laffont
- Dechamp Le Roux, C. 1991. *Figures de la Dépendance autour d'Albert Memmi*. Colloque de Cerisy-La-Salle. Paris : PUF

l'ethnologue Michel Leiris, la recherche de Memmi se développe aux confins de la philosophie, de la sociologie et de la biographie.

CHAPITRE X

RACISME ET ALTÉRITÉ

Le Racisme (1982)

L'enfer, c'est les autres (...) le paradis aussi c'est les autres.

(Albert Memmi. 1985 : 222)

Le bien-fondé de ma culture, le mal-fondé de celle du voisin ont récupéré, en violence et en anathème, toutes les armes que l'on avait cru défaits avec la fin des colonialismes raciaux.

(Hélé Béji. 1997 : 115)

Nous sommes tous du même clan, nous ne formons plus qu'un seul et même groupe puisque nous avons le même bouc émissaire.

(René Girard. 1982 : 229)

“Sur le racisme j’ai écrit des centaines de pages (...) j’y aurai consacré beaucoup plus de temps qu’à n’importe quel autre sujet” constate Albert Memmi dans *Ce que je crois* (1985 : 193). En effet, le sujet du racisme, très lié à l’oppression, préoccupe Albert Memmi dès son premier roman où sont exposés des cas de racisme et en particulier d’antisémitisme violent. Accompagnant inéluctablement les cas d’oppression, le problème du racisme traverse toute l’œuvre memmienne. Il y est exposé et dénoncé, souvent à l’intérieur de la narration autobiographique romanesque où l’auteur puise, dans son vécu, les illustrations de ce phénomène.

Cependant, le concept est théorisé déjà dans *L’Homme dominé* (1968), dans le chapitre “*Racisme et oppression*”, qui clôt le livre. L’inclusion de ce texte théorique dans cette œuvre qui se veut représentative de l’oppression en général est motivée ainsi par l’auteur :

“Le racisme est le symbole et le résumé de toute oppression” (1968 : 9). “Le racisme est l’une des meilleures justifications (...) de l’oppression” (1968 : 202). C’est ce chapitre qui sera développé extensivement quatorze ans plus tard sous la forme de l’essai *Le Racisme*, que nous nous proposons de considérer dans ses deux éditions (1982 et 1994).

La première édition, datée de 1982, surprend par sa sobriété : pas de préface, ni de postface; en somme, un ouvrage essentiellement théorique, à mission didactique, où, cependant, un certain élément autobiographique sert d’illustration à la théorie : “l’expérience vécue est la pierre de touche, un filtre et une garantie, dans le va-et-vient de la raison entre les faits du départ et ceux de l’arrivée (...), mais je soutiens aussi que la mise en ordre rationnelle est au moins aussi nécessaire” (1982 : 41).

Par contre, la deuxième édition (1994) comporte une préface explicative, “Note de l’édition de 1994”. Ce texte autodiégétique redit l’importance du vécu comme base de toute théorie : “... j’ai voulu surtout rendre compte du racisme tel que je l’ai vécu : je suis parti d’une expérience, parce qu’il me semble que le constat, s’il est correctement effectué, est irrécusable” (1994 : 12).

Cette préface est la seule vraie incursion de l’auteur, qui en profite pour révéler que sa définition du racisme a été adoptée par l’*Encyclopédia Universalis*, et qu’elle a inspiré la définition de l’UNESCO. La reconnaissance par l’Autre, souvent présente dans l’écriture memmienne, une fois posée, fait alors place à cette définition : “le racisme est la valorisation généralisée et définitive de différences, réelles ou imaginaires, au profit de l’accusateur et au détriment de sa victime, afin de légitimer **une agression**” (1944 : 14. Nous soulignons.).

Cette définition, étrangement, précède le texte, qui justement aboutira à cette définition. Celle-ci constitue ainsi un élément de répétition intertextuelle, avec, cependant, une légère modification, pour mettre en valeur la place de la violence dans le racisme. Les définitions

précédentes (dans *L'Homme dominé* et *Le Racisme*, première édition)²⁹, comportaient la mention des privilèges de l'accusateur et se lisaient ainsi : "... afin de justifier **ses privilèges** ou son agression" (nous soulignons). Dans l'édition de 1994 du *Racisme*, que nous considérons à présent, la définition se retrouve plusieurs fois (1994 : 14, 113, 181). On peut penser que cette répétition, réitérée également dans de nombreux articles et entretiens, se fait dans un but didactique, afin que le lecteur ne l'oublie pas et pour assurer ainsi sa pérennité; mais elle est aussi peut-être l'indication de quelque chose de non résolu pour l'écrivain, qui n'en finit pas de constater l'universalisme incontournable du problème et, de définition en définition, essaie de le pénétrer.

A ce propos, il avoue lui-même, déjà en 1976 dans *La Terre intérieure* : "Au fond, j'ai le goût des définitions (...) probablement par anxiété, pour me donner l'impression de maîtriser le réel" (1976 : 254). Outre les définitions diverses, très nombreuses dans *Le racisme*, nous constatons que la maîtrise du réel semble aussi passer par un désir d'approche scientifique et une plus grande systématisation dans l'édition de 1994.

La couverture de l'ouvrage, illustrée d'un tableau abstrait et géométrique est en contraste avec l'illustration de 1982. Très graphique, celle-ci insistait, très évidemment, à travers les personnages représentatifs, sur les différences biologiques de race. L'illustration ultérieure semble vouloir réaliser, par son minimalisme et son abstraction, un ouvrage plutôt scientifique, ce qui entérine l'approche "mathématique" envisagée par l'écrivain lorsqu'il avertissait déjà dans le chapitre précurseur "*Racisme et Oppression*" de *L'Homme dominé* : "La définition qui va suivre est, bien entendu, le résultat de tout le commentaire et de l'analyse. Je la mets pour mémoire et par un procédé d'exposition analogue à celui des mathématiciens" (1968 : 195). Ce désir d'approche scientifique, coïncidant avec la distanciation de la source autobiographique, nous l'avions déjà relevé dans l'essai précédent, *La Dépendance*, à travers son itinéraire numérique et géométrique.

²⁹ 1968. *L'Homme dominé*, 1968 : 195, 203 et *Le Racisme*, 1982 : 18, 158.

Dans *Le Racisme*, l'approche "scientifique", qui se développe au cours des trois parties du livre, pourrait être qualifiée de médicale. Le problème du racisme est abordé comme une maladie à guérir : la partie "*Description*" décrit les symptômes de la maladie et les universalise; la partie "*Définitions*" nomme la maladie et en décrit causes et effets et enfin la partie "*Traitement*" propose une cure possible. Par ce procédé, l'écrivain, qui avait désiré être médecin et l'est devenu par procuration dans la fiction du *Scorpion*, à travers son double Marcel, rejoint le vieux rêve et le réalise en quelque sorte en employant des procédés médico-scientifiques au service de l'écriture de ce nouvel essai, qui se présente comme une longue et minutieuse autopsie du mal qu'incarne le racisme dans toute société.

L'outil, cette fois, n'est plus la longue contemplation du moi-victime à travers une analyse obsessionnelle, mais plutôt une véritable systématisation du texte dont la troisième partie est même structurée, dans la deuxième édition, point par point, de 1 à 10, pour décrire les caractéristiques de l'attitude raciste. De même, les conseils de traitement sont articulés en trois points, à peu près en ces termes (cf 1994 : 158 - 162) :

- 1- prendre conscience du racisme
- 2- nécessité d'une pédagogie continue de l'enfance à la mort
- 3- traiter directement le collectif : le rôle du politique

Il est à noter que la partie "*Traitement*" a doublé de volume par rapport à l'édition de 1982 et s'avère résolument tournée vers l'altérité, particulièrement dans son dernier chapitre "*...Et quelques leçons pratiques*". En fait, l'altérité, qui apparaissait nettement dans *La Dépendance*, empreint tout le texte sous différents aspects à la fois formels et lexicaux.

A première vue, les italiques à fonction didactique sont plus prédominantes que dans les essais précédents. Le lecteur sent la présence d'un auteur qui entend faire passer un message en le soulignant abondamment à la fois par la répétition – comme nous l'avons déjà remarqué – et par la typographie différente qui met en évidence, d'une part, les mots importants et d'autre part, sentences et définitions qui se sont intensifiées par rapport au texte de *La Dépendance*. Les italiques retiennent leur pouvoir de dévoilement du concept

étudié; mais a disparu la lente progression qui allait d'acquis en acquis pour pénétrer la nouveauté du concept de dépendance venu à l'écrivain comme une révélation. Le *Racisme* est, pour Memmi, un "vieux concept", une vieille connaissance côtoyée depuis le départ de son écriture dont il est, en partie, la source.

Sentences et définitions percutantes sont ainsi relevées par la typographie différente qui dénote le désir urgent de l'auteur de convaincre le lecteur, de lui faire voir et accepter, grâce à l'implacable logique d'une démonstration, l'ineptie du racisme dont il souligne, en italiques, la conclusion incontournable. L'exemple suivant pourra illustrer ce genre de démonstration :

Il n'y a guère de races pures, ni de groupes biologiquement homogènes. Y en aurait-il, qu'ils ne seraient pas biologiquement supérieurs. Seraient-ils biologiquement supérieurs, ils ne seraient pas nécessairement surdoués, ni culturellement plus avancés. Le seraient-ils, qu'ils n'auraient pas un droit imprescriptible de manger plus, d'être mieux logés et de voyager dans de meilleures conditions. On peut, certes, décider qu'il en soit ainsi et l'imposer : mais la justice et l'égalité n'y trouvent pas leur compte. (...) *Bref, le discours du raciste n'est pas assuré sur ses bases, ni cohérent dans son développement, ni justifié dans ses conclusions* (1994 : 34. En italiques dans le texte.).

Sous forme de définitions lapidaires, sont soulignées également différentes caractéristiques du racisme qui cernent le concept :

Le racisme est l'expression d'un raté de la relation à autrui (1994 : 42), *le racisme illustre, résume et symbolise la relation coloniale* (1994 : 50), *la finalité du racisme est dans la dominance* (1994 : 71), *le racisme est aussi une proposition culturelle* (1994 : 124), *le racisme est un langage collectif au service des émotions de chacun* (1994 : 125), *la tentation raciste est la chose au monde la mieux partagée* (1994 : 140).

(toutes citations en italiques dans le texte).

La lecture des textes memmiens nous a familiarisés avec la présence, à l'intérieur de la narration romanesque, des italiques qui, la plupart du temps, incarnent la voix du narrateur du présent imposant un moi autobiographique. De même, préfaces et postfaces en italiques sont massivement investies par la première personne et se démarquent vocalement de la théorisation de l'essai; l'auteur s'y met en avant pour revendiquer, à travers la différence typographique, sa présence dans ces textes.

Dans *Le Racisme*, l'intervention particulièrement constante des italiques est signe de l'intérêt de l'auteur pour le lecteur qu'il veut alerter et convaincre. En effet, dans cet essai, la différence typographique est essentiellement didactique, et l'effacement de l'écrivain dans l'écriture fait place à l'altérité nouvelle où l'autre et les rapports humains deviennent une préoccupation majeure.

L'écriture, souvent faite de répétitions, d'énumérations, de ressassement même, porte en elle une urgence issue du besoin de comprendre et de maîtriser le phénomène du racisme : "Il nous fallait pourtant ressasser, puisque le raciste radote et qu'il est écouté; puisque les têtes du monstre sans cesse repoussent, il faut sans cesse les lui couper" (1982 : 26). Pourtant, au cours du texte, nul jugement, nulle condamnation de la personne du raciste n'apparaissent : c'est avec grande expérience et sagesse qu'Albert Memmi amène le lecteur à constater l'universalité, la banalité même du racisme : il est en nous tous, tous les jours, n'importe où sur la planète. C'est cette constatation qui dirige l'écrivain vers la création d'un terme nouveau : "l'hétérophobie", autrement dit la peur de l'Autre. Le terme incarnerait le sens large du concept de racisme.

C'est dans ce nouveau concept que nous choisissons de lire une autre dimension dans la prise de conscience de l'altérité par l'écrivain. En effet, en élargissant le phénomène raciste bien au-delà des différences biologiques des races, en le banalisant, et surtout en essayant de le comprendre, Albert Memmi l'humanise et il ajoute en s'incluant lui-même : "*en chacun de nous, ou presque, il y a un raciste qui s'ignore*" (1982 : 143. En italiques dans le texte), "*la tentation raciste est la chose au monde la mieux partagée*" (1982 : 140. En italiques dans le texte).

L'hétérophobie, c'est le refus d'autrui au nom de n'importe quelle autre différence – "les jeunes, les femmes, les homosexuels, les handicapés..." (1994 : 131). L'auteur, en faisant du racisme un phénomène social et culturel ("On suce le racisme dans le lait familial et social" (1994 : 145)), fait comprendre au lecteur que nul n'est indemne car à la base du racisme réside "le trouble, l'effroi devant l'altérité" (1994 : 149).

C'est ce phénomène profondément humain et naturel que Memmi explique longuement pour en venir, par la logique du raisonnement, à la création du terme "hétérophobie" qui est la peur d'autrui traduite en agression sur ce dernier. En même temps qu'il dédramatise le racisme en l'expliquant méthodiquement et en ne le présentant pas comme démoniaque dans le sens d'extra-ordinaire, il démontre son omniprésence implicite, toujours prête à surgir, et la place qu'il peut gagner chez tout lecteur non vigilant.

Chez l'écrivain qui a révélé, au cours de ses écrits, le malaise de son propre rapport à l'Autre – "Cette peur (d'autrui) qui a commandé la première partie de mon travail" (*Ce que je crois*. 1985 : 208) –, apparaît, à travers l'écriture de l'essai *Le Racisme*, un phénomène nouveau, porteur d'une nouvelle dimension autographique. En effet, pour la première fois dans l'oeuvre memmienne surviennent des mots d'amour. Ils sont encadrés fermement dans la structure d'une sentence moraliste, aboutissement de la réflexion, évoquant un calme qui fait contraste avec le tourbillon affolé, questions-réponses, des premiers essais. Ce calme scriptural se démarque même de *La Dépendance* dont le lexique somme toute mercantile – profit, besoin, marchandage – bloquait l'élan d'un amour désintéressé. Dans *Le Racisme*, Memmi déclare : "Pour aimer, il faut se détendre, s'abandonner, s'oublier dans l'autre, c'est-à-dire plus ou moins s'identifier à lui" (1994 : 149).

(Il faut) apprendre aux enfants, aux jeunes gens, aux adultes (...) à *aimer autrui*. Car aimer véritablement quelqu'un, ce n'est pas seulement y rechercher sa propre image – ce qui serait s'aimer soi-même à travers lui – mais l'aimer dans ce qui n'appartient qu'à lui, c'est-à-dire dans ses traits différentiels. Il faut encourager et cultiver l'amour (...) il nous faut enseigner, encourager et favoriser l'amour et les sentiments de solidarité. (1982 : 161) (Les italiques sont celles de l'auteur.).

Ces réflexions sur l'amour d'autrui sont le fruit d'un long parcours, d'un itinéraire lent et somme toute pénible où le travail sur soi, à travers l'écriture, mène finalement l'écrivain à une certaine sagesse, faite de l'oubli de soi et de la distance qui permettent une ouverture à l'Autre, longtemps désirée, recherchée, à travers les oeuvres qui, comme autant de marches à gravir, élèvent progressivement l'écrivain vers l'altérité.

C'est au stade de l'essai *Le Racisme* que l'écriture memmienne semble achever la tâche autographique entreprise d'un véritable rapport à l'autre, où l'écrivain parvient à s'effacer du texte en s'impliquant totalement et en s'incluant au "nous" de la lutte contre le racisme. La nécessité et l'urgence de cette lutte s'expriment à travers la répétition de l'insistance anaphorique du "il faut..." et du verbe "devoir" qui scandent toute la partie "*Traitement*".

En voici quelques exemples relevés parmi tant d'autres :

...il faut que nous nous y mettions tous ensemble (...) Notre fraternité, étendue à toute l'espèce, doit être affirmée par tous les pédagogues du monde (1994 : 162), (...) il ne faut pas (à l'homme) que son hésitation, presque normale, devant l'altérité, lui serve d'outil et d'alibi à son injustice" (1994 : 166), (...) *il faut (...) reconnaître lucidement les différences* (1982 : 167. En italiques dans le texte), (...) la pédagogie des écoles doit vaincre la pédagogie de la rue, du milieu familial (1994 : 174), (...) On ne doit pas confondre racisme et politique de l'immigration (1994 : 165), (...) Tous les professeurs d'éducation doivent inclure, en même temps, la dénonciation de l'agression et, corrélativement, l'apprentissage de la solidarité (1994 : 162).

L'anti-racisme n'est pas naturel, nous dit Memmi, il est "une conquête, fruit d'une lutte longue et difficile, et toujours menacée comme l'est tout acquis culturel" (1994 : 209). Ainsi se termine le texte sur la continuation à l'infini de cette lutte "sans cesse reprise, probablement jamais achevée" (1982 : 175).

Est-ce pour démontrer la longueur inépuisable de sa lutte personnelle contre le racisme que l'auteur, ne pouvant se résoudre à terminer le livre, y ajoute les textes des annexes ? Ces textes rétrospectifs, souvent répétitifs, sont témoins, certes, d'une préoccupation de longue date, mais surtout de la démarche d'écriture memmienne qui, craignant l'immobilité, le figé du définitif et du fini, choisit la fragmentation des textes annexes. Ces fragments évitent une véritable conclusion qui signifierait peut-être l'arrêt de l'écriture et, en laissant la place au provisoire, instaure alors la garantie de la continuation de cette écriture devenue vitale. C'est par la théorisation du concept de racisme qu'Albert Memmi progresse dans la situation souvent difficile de son rapport à l'Autre, qu'il surmonte en s'identifiant à l'Autre, en le comprenant et en le guidant à travers cette problématique universelle du respect d'autrui, telle qu'elle se pose dans le cas du racisme.

La dimension didactique et la transformation qu'elle vise trouvent une confirmation dans le contexte pédagogique de l'enseignement du "Racisme". Certains étudiants de français de l'Université de Pretoria, à qui ce livre était prescrit au début des années 90 – années encore plongées dans le racisme institutionnalisé de l'apartheid³⁰ –, ont été bouleversés dans leurs convictions par cet ouvrage dont, à priori, le seul titre leur faisait craindre de n'y trouver que dogmatisme et condamnation. En y découvrant une explication rationnelle, une réfutation incontournable "*la lutte contre le racisme est la condition de notre santé collective*" (1994 : 172. En italiques dans le texte), et un plan d'action contre ce mal qui traumatisait toute la société sud-africaine, certains d'entre eux, par une profonde prise de conscience, ont entrepris individuellement une action personnelle. C'est dans cette manifestation du pouvoir de l'écriture que nous choisissons aussi de lire l'évolution autographique d'Albert Memmi.

C'est également par son implication d'autrui, fondée non seulement sur le dialogue et la négociation, mais aussi sur l'amour et la fraternité, que l'écrivain parvient, à travers les thèmes choisis et apparemment disparates de son prochain ouvrage, *Ce que je crois*, à parler de sa vie avec altruisme : "Je souhaite que le lecteur puisse ouvrir n'importe où cet ouvrage et y trouver toujours quelque profit" (1985 : 19).

L'ouvrage révélera une véritable entreprise autobiographique où la vérité serait enfin dévoilée, détachée du questionnement angoissé antérieur ainsi que de l'auto-analyse obsessive des ouvrages autobiographiques précédents; c'est, enfin, avec sérénité qu'Albert Memmi écrit dans la préface : "... J'ai eu bien du plaisir, aussi, à faire ce livre" (1982 : 20). Ce livre, dédié à ses "proches bien aimés", sera-t-il un prolongement de l'avancée vers l'altérité entreprise dans l'essai dont nous achevons l'analyse ?

³⁰ Ce n'est qu'en 1994 que le pays a vu le démantèlement de l'Apartheid avec l'investiture de Nelson Mandela comme Président.

Références

- Memmi, A. 1968. *L'Homme dominé*. Paris : Gallimard, NRF
- 1969. *Le Scorpion*. Paris : Gallimard
 - 1976. *La Terre intérieure*. Paris : Gallimard
 - 1979. *La Dépendance*. Paris : Gallimard
 - 1982. / 1994. *Le Racisme*. Paris : Gallimard, Idées (1982) et Folio (1994)
 - 1985. *Ce que je crois*. Paris : Grasset
- Béji, H. 1997. Equivalence des cultures et tyrannie des identités. Revue *Esprit*. Janvier.
- Girard, R. 1982. *Le bouc émissaire*. Paris : Grasset



CHAPITRE XI

LA CONFESSION FRAGMENTÉE

Ce que je crois (1985)

Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre (...). Je dis vraiment, non par tout mon saoul, mais autant que j'ose le dire; et l'ose un peu plus en vieillissant.
(Montaigne 1965 : 48).

Ecrire par fragments : les fragments sont alors des pierres sur le pourtour du cercle : je m'étale en rond : tout mon petit univers en miettes.
(Roland Barthes 1975 (1995) : 89).

Cet ouvrage commandé serait, d'après son auteur, l'aboutissement en format réduit d'un projet de longue date qui se voulait en trois volumes, dont "le premier aurait décrit une vie; le second aurait dénoncé les illusions et les faux recours de nos vies; le dernier aurait tenté de suggérer une manière de vivre..." (1985 : 11).

Au lieu de la lourde entreprise planifiée où le "je" semble vouloir s'effacer, naît sous le format d'un *Ce que je crois*, une véritable confession entérinée par l'auteur : "On ne m'entendra parler ici que de moi-même, mais je tenterai de tout en dire" (1985 : 16), "Puisque je ne puis décrire que ma vie, j'y mettrai toute l'histoire d'un homme..." (1985 : 15).

Ces déclarations annoncent une volonté d'entreprise autobiographique en établissant sans ambiguïté le pacte autobiographique de Lejeune où "le personnage n'a pas de nom dans le récit, mais l'auteur s'est déclaré explicitement identique au narrateur" (Lejeune 1975 : 29). Or, le récit qui suit ne coïncide plus avec la définition du pacte, où il est question de récit

(suivi) rétrospectif en prose et de l'histoire d'une personnalité. En effet, le récit fragmenté de *Ce que je crois* est presque entièrement dans la perspective du présent de l'écriture avec des retours intermittents sur le passé. L'auteur, à la différence d'ouvrages antérieurs et en particulier de *La Terre intérieure*, n'y décrit pas ce qu'il était, mais ce qu'il est au moment où il écrit, en fait, ce qu'il est devenu. Le lecteur, qui s'attendait à une autobiographie, se trouvera plutôt devant un autoportrait tel que l'entend Michel Beaujour dans son ouvrage *Miroirs d'encre* : "l'autoportrait se distingue de l'autobiographie par l'absence d'un récit suivi (...) sa principale apparence est celle du discontinu, de la juxtaposition anachronique, du montage, qui s'oppose à la systématique d'une narration" (Beaujour 1980 : 8, 9).

Il semble bien que nous abordions, avec *Ce que je crois*, un autre genre, introduisant un autre type de discours dans l'écriture memmienne, où "l'énonciateur tente de dire ce qu'il est maintenant tandis qu'il écrit" (*ibid* : 11). Cependant Michel Beaujour déclare que "les autoportraits pratiquent l'autoportrait sans le savoir" (*ibid* : 8). Or il n'en est rien pour Albert Memmi, parfaitement conscient de peindre un autoportrait dont il attend, à la fois, la découverte de soi et une certaine emprise didactique sur le lecteur :

Le portrait de l'artiste par lui-même ne saurait être qu' (...) un puzzle à pièces multiples, qu'il faut patiemment assembler (...). Les peintres le savent bien, eux qui sont les spécialistes de l'image et de la métaphore colorée : ils multiplient, par leurs autoportraits, les esquisses successives ... avec l'espoir d'arriver, par l'ensemble, à suggérer quels hommes ils furent. Et, peut-être aussi, à saisir un peu d'eux-mêmes (1985 : 32, 33).

A l'écriture de l'autoportrait "dépourvu d'utilité publique" d'après Beaujour (1985 : 13), s'ajoute chez Memmi, dès la préface, un projet didactique très clair : "Je souhaite que le lecteur puisse ouvrir n'importe où cet ouvrage et y trouver toujours quelque profit. Non que j'espère le convaincre toujours, mais qu'il ait envie d'en discuter, au moins avec lui-même" (1985 : 19). L'ouvrage précédent, *La Terre intérieure*, à mission autobiographique puisque tourné vers le passé et arrangé chronologiquement, débutait avec la naissance et l'enfance de l'écrivain dans le chapitre "*La Terre intérieure*" et se terminait dans le présent de l'écrivain avec "*Le bonheur et la vertu*". Guidé par les questions d'un interlocuteur, c'était tout l'itinéraire d'une vie qui se révélait sous la forme d'un récit continu et rétrospectif. Pourtant, en fin de texte, l'auteur demeurait comme insatisfait du résultat obtenu en faisant cette

étonnante déclaration : “Il faudrait que je me décide enfin à dire la vérité, la vraie ... je voudrais écrire un livre où tout, enfin, serait dit” (1976 : 275). L’autoportrait de *Ce que je crois* serait-il la réponse au désir exprimé dix ans plus tôt ?

La préface du livre est, en ce sens, révélatrice, puisque l’écrivain y exprime son désir de parler de lui, si réminiscent de Montaigne et de Rousseau, et “de tout en dire” parce que, si “la vérité n’était pas entière, ombres et lumières, elle s’en trouverait gauchie, donc fausse” (1985 : 16). Pour ce faire, l’approche va être radicalement nouvelle dans l’oeuvre memmienne dont l’objectif est à la fois d’ordre autobiographique et autographique. L’auteur en est tout à fait conscient lorsqu’il constate dans la conclusion de *La Terre intérieure* : “Comme écrivain et même comme homme tout court, j’aurais passé, consacré mon oeuvre à écrire ma vie” (1976 : 277); nous pourrions compléter et préciser, dans la perspective autographique qui nous préoccupe, par “à construire ma vie”. C’est précisément cette construction, longue et laborieuse, que l’auteur évoque dans la préface. Comparant la vie à une cathédrale dont la construction serait à la fois “grandeur et inextricable foisonnement” mais aussi probablement inachèvement, il précise toutefois que “ce genre d’ouvrage est sans fin; ou plutôt il ne prend fin qu’avec la vie qu’il prétend décrire” (1985 : 18). L’ambitieux projet du livre où, enfin, tout serait dit, n’a, en fait, aucune possibilité d’existence car “à vouloir être complet, on risque surtout de renoncer à finir” (1985 : 16). Cet inachèvement, nous l’avons constaté à la fois dans les romans et les essais, au niveau des fins qui restent toujours ouvertes : départs, récits ajoutés, promesses d’une suite, textes annexes, remettent perpétuellement la fin de l’exploration de soi et par là, la fin possible de l’écriture, tout en en garantissant la prolongation. En effet, “l’autoportraitiste doit se faire l’artisan de sa propre résurrection et d’une anamnèse bien plus radicale que celle de l’autobiographe (...). L’autoportraitiste n’est rien d’autre que son texte : il survivra par là ou pas du tout. C’est qu’il est d’abord et seulement écrivain” (Beaujour 1980 : 348).

Dans la préface de *Ce que je crois*, comme souvent dans ses préfaces, Albert Memmi s’adresse au lecteur pour lui donner des conseils de lecture. Ceux-ci portent sur l’éparpillement des thèmes choisis, qui seraient à lire dans n’importe quel ordre “selon les titres ou son humeur” (1985 : 19). Pourtant, curieusement, cet éparpillement pour se dire,

cette fragmentation autobiographique offre des fils conducteurs autrement solides que n'importe quelle chronologie.

Le texte d'introduction, "*Le moi, cet inconnu*", et celui de la conclusion, "*Le besoin d'autrui*", incarnent les deux problématiques constantes qui sont la trame de l'oeuvre memmienne; révélées dès le premier roman, ce sont d'une part, la contemplation du moi liée au problème de l'identité et, d'autre part, le rapport à l'Autre. Ces deux textes soutiennent cette nouvelle construction par l'écriture qui ne sera, annonce l'auteur, qu'"un bâtiment dépareillé (...) une aile solitaire, quelque toit baroque, encore dans les nuages, en attendant de pouvoir se poser sur des étages inexistantes" (1985 : 17).

Cette construction virtuelle et onirique, à partir d'un plan pourtant déjà existant, n'est pas sans rappeler "*le Palais*" du *Scorpion* : "... l'immense construction où l'architecte avait voulu concilier trop de rêves divers (...) refuge plein de couloirs et de recoins, (d') erreurs de construction, (de) plafonds (dont) tombaient brusquement et presque sans bruit de larges plaques de plâtre" (1969 : 21-22). Construction impossible, donc, et si fragile, dont l'édification se fera par un assemblage prudent de pierres "à travers leur apparent éparpillement..." (1985 : 17).

La prise de conscience des difficultés de l'autobiographie, "qui est un genre menteur" (1985 : 28) et qui relève plus, à cause des choix à faire, "de l'ordonnance théâtrale que du déversement haletant de la confession", fait admettre à Memmi que l'entreprise autobiographique de ce livre ne peut être qu'"un projet approximatif" (1985 : 32), semblable à une "marqueterie", "un puzzle à pièces multiples", une série d'"esquisses successives" (1985 : 32-33). Ce sera, en somme, des fragments apparemment dépareillés, qui, rassemblés, permettront, sous la forme de textes épars, une nouvelle vision, plus fidèle, plus vraie même, du moi de l'écrivain; un portrait véritable. A travers l'abandon de toute chronologie, le choix précis de certaines révélations personnelles, intimes même, des réflexions actuelles sur des sujets qui lui tiennent à coeur tels que le couple, la vieillesse, ou la religion, Albert Memmi, vieilli, parvient à se livrer enfin, fragment par fragment, simultanément au lecteur et à lui-même.

Or la connaissance de soi est difficile, approximative et malaisée et l'exercice en est "périlleux" (1985 : 30) car, selon la métaphore memmienne, "nous sommes comme un oignon : si on enlève pelure après pelure, on ne trouvera sur la table qu'une petite masse de feuilles visqueuses" (1985 : 31). Cette image angoissante d'un moi visqueux qui se dissout, reflet de la désintégration intérieure, est cependant corrigée par la confirmation de son existence : "l'oignon existe cependant : c'est la forme qui réunit (les feuilles). Le Moi, c'est aussi cela" (1985 : 31). Le défi va être alors, pour l'écrivain, cette reconstruction par l'écriture à travers le rassemblement patient des fragments pour, comme par l'intermédiaire d'un film passé à rebours, reconstituer la forme initiale. Comment l'approche de l'autoportrait pourra-t-elle permettre de toucher enfin le but longtemps recherché et jamais complètement atteint auparavant, dans l'écriture obsessionnelle de l'observation exclusive de soi ?

"L'autoportraitiste, dit Michel Beaujour, est l'homme de la retraite, de la méditation paisible (...) il cherche une assiette, il désire faire le tour des lieux, feuilleter son album d'images afin de s'y retrouver" (Beaujour 1980 : 347). Nous ajouterons : s'y retrouver à travers les autres, car on est rarement seul dans l'album d'images et le présent ouvrage – où l'écrivain admet : "Aujourd'hui (...) je vis dans la méditation" (1985 : 193) – est celui de la méditation de l'écrivain à partir de son présent, mais elle n'est plus exclusivement centrée sur son moi (son optique ayant changé avec l'écriture de *La Dépendance*), mais sur son moi avec et par les autres. Que ce soient les pauvres, les animaux, les femmes, les disciples, les parents, les enfants, l'écrivain n'est plus seul dans sa méditation à mission à la fois humanitaire, didactique et sociale. Il ne cache plus les horreurs morbides de la pauvreté de son enfance omises dans *La Statue de sel* ou *Le Scorpion* et, dans un souci d'honnêteté et de vérité, il les décrit crûment, n'hésitant pas à choquer le lecteur pour convaincre de l'abomination de la pauvreté et dire son inacceptation afin d'initier une action : " (...) notre royaume réel, où nous vivions, était celui de la tuberculose (...), de la typhoïde (...) de l'entérite, des fièvres intestinales" (1985 : 54), "nos ruelles sentaient naturellement l'urine et souvent la merde (...) Ah, l'odeur du vomit !" (1985 : 52 - 53).

C'est dans le chapitre sur la vieillesse, pour laquelle l'auteur dit tout son dégoût, que surgissent les portraits étonnamment réalistes et touchants du père et de la mère vieillies et diminués. Ce sont ces portraits qui leur accordent à nouveau, à travers le regard lucide du fils, une altérité plus concrète qu'auparavant. L'altérité nouvelle se dévoile dans les textes à la fois par le fréquent emploi du "nous", où le "je" se fond, et par l'expression récurrente, révélée à travers tous les textes, du besoin d'autrui : "Ce besoin permanent en moi de chaleur humaine" (1985 : 102), "Sans les autres, nous sommes incomplets" (1985 : 84), "Nous ne pourrions pas vivre, si nous étions réduits à la solitude" (1985 : 91), "(...) la caresse matérielle ou émotionnelle est la réponse spontanée à la soif que nous avons d'autrui" (1985 : 103) et enfin ces déclarations explicites qui closent l'ouvrage : "l'enfer, c'est les autres (...) le paradis aussi, c'est les autres. La sagesse consiste à tenir compte des deux; et, si possible, d'avantager la seconde formule" (1985 : 222), "'Connais-toi-toi-même-avec-autrui'. Explorer l'être, c'est assurément creuser en son inconscient, or, même dans l'inconscient, nous ne sommes jamais seuls" (1985 : 223).

Notons que ces citations ressortent souvent de l'anaphore, la maxime et la définition. Outils encadrant la pensée méditative qui, souvent à travers l'exhortation répétitive des "il faut", et des "nous devons" à mission didactique, se tourne, par l'écriture, résolument et très consciemment vers l'Autre comme pour le rejoindre entièrement enfin.

L'autoportraitiste, Albert Memmi, ne peint ici ni son visage, ni sa personne, comme sujet de son tableau; bien plutôt, il a placé "dans le coin de sa toile, quelque personnage qui (lui) ressemble" (1985 : 33) et contemple, un peu en retrait, la scène, élaborée par fragments, du tableau de la société contemporaine à laquelle il appartient et participe.

L'approche de la vieillesse libère l'écrivain du mouvement obsessionnel qui pousse vers de nouvelles découvertes et réussites; elle lui accorde la liberté de se laisser inonder par l'être plutôt que par le faire et l'avoir, car comme le dit Yasmina Réza "l'homme âgé n'est plus en devenir social, il est en devenir de vieillissement et de mort, en devenir humain. Il n'a plus à en être, il est au coeur de l'être pur" (Réza 1999). Le rassemblement des pièces du puzzle de l'immense autoportrait que représente l'oeuvre se poursuivra dans les textes à venir par une

tendance de plus en plus accentuée à la fragmentation, qui s'imposera comme signe d'une autographie non-discursive chez Memmi.

Références

- Memmi, A. 1953. *La Statue de sel*. Paris : Gallimard, Folio
- 1969 b. *Le Scorpion*. Paris : Gallimard
- 1976. *La Terre intérieure*. Paris : Gallimard
- 1979. *La Dépendance*. Paris : Gallimard
- 1985. *Ce que je crois*. Paris : Grasset
- Barthes, R. 1975 et 1985. *Roland Barthes par Roland Barthes*. Paris : Seuil
Beaujour, M. 1980. *Miroirs d'encre* Paris : Seuil
Lejeune, P. 1975. *Le pacte autobiographique*. Paris : Collection Poétique Seuil
Montaigne. 1965. *Essais I*. Paris : Gallimard, Folio
Réza, Y. 1999. "Entretien" *Lire*. Septembre

CHAPITRE XII

DE LA POÉSIE À LA PHILOSOPHIE DU BONHEUR DANS UNE FRAGMENTATION DU TOUT *Le Mirliton du ciel* (1989), *Bonheurs* (1992), *A Contre-courants* (1993), *Ah, Quel bonheur !* (1995)

*La poésie, c'est l'amande (...) le reste est
du commentaire.*

(Albert Memmi 1989 : 137)

*Le bref et le peu, c'est aussi une source
d'agrément, d'aisance, de sérénité.*

(F. Susini-Anastopoulos 1997 : 102)

Le Mirliton du Ciel

La publication de la poésie arrive tard dans l'oeuvre d'Albert Memmi; après les romans, après les essais, les diverses confessions, et "passées les exubérations qui lui ont fait déverser le trop-plein de (ses) tumultes" (1995 : 34). Par le poème, l'écrivain découvre "l'acte littéraire réduit à l'essentiel", "la transmission la plus directe possible, la plus brève, donc la plus intense" (1992 : 81).

Dans *Le Mirliton du ciel*, l'explication du titre donnée en préface par l'auteur : "Tout poète est un peu mirliton, et quel poète n'est pas un peu du ciel ?" n'explique rien; elle a l'air d'une pirouette pour donner le ton à cet ouvrage, tout empreint d'une nostalgie souriante et ironique, entièrement tourné sur le passé judéo-tunisien. Poèmes, contines, contes, anecdotes se partagent les huit différents recueils réunis dans ce livre et encadrés chaque fois par une courte narration en guise d'introduction et de conclusion.

Ces différents recueils, aux textes épars réunis par un thème (fêtes, femmes, Dieu, exils, etc...) sont parfaitement autonomes et pourraient être lus indépendamment; mais, tout

l'ouvrage, précise Memmi, "n'est pas exactement un recueil de poèmes, ou pas uniquement : il s'agit du petit monde de mon enfance (...) devenu mon théâtre quotidien" (1989 : 11). Les textes épars sont donc réunis dans un tout qui prend la forme d'un projet d'écriture autobiographique. Celui-ci se propose de recréer et ainsi de récupérer le monde évanoui de la Hara de l'enfance, dont l'existence ne trouve désormais une réalité que dans la mémoire personnelle et collective. Dans *La Terre intérieure*, Memmi écrit : "la Hara est ma terre intérieure (...). Je suis devenu une espèce de chroniqueur de la Hara (...). Un univers complet qui est devenu rien, ou presque, quelques débris... C'est en somme pour retrouver ces quelques fragments, essayer de reconstituer ce puzzle que je suis devenu chroniqueur de ce monde imaginaire" (1976 : 70).

Cet univers de la Hara hante l'oeuvre memmienne et, depuis *La Statue de sel*, ne cesse de surgir dans les nombreux romans, essais, articles et entretiens. A ce moment de l'oeuvre, tout semblerait en avoir été dit. Pourtant, chez l'écrivain vieilli, "exilé" en France depuis plus de trente ans, ce monde continue à habiter et alimenter son imagination au point d'envahir sa vie présente avec persistance et de devenir son "théâtre quotidien". Le terme "théâtre" suggère spectacle et divertissement, échappatoires de la réalité grise du pays "de pluie" où vit désormais l'écrivain.

Si les textes autonomes de l'ouvrage sont les débris, les fragments du puzzle évoqué dans *La Terre intérieure*, ils sont également réminiscents des textes de "la cave" du *Scorpion*, les textes épars et fragmentés d'Emile qui, eux aussi, finissent par constituer un tout. De fait, le mot "fragment" fait partie intégrante du vocabulaire memmien, il surgit du nettoyage de la Cave qui inaugure *Le Scorpion* : "Périodiquement, mon père vidait et nettoyait le cave (...) il retirait (...) les objets les plus inattendus ou incompréhensibles, des fragments, je suppose." (1969 : 15). Ce concept réapparaît dans le présent ouvrage : "Le procédé de la création poétique peut fonctionner à partir d'une carte postale, d'un objet ou même d'un fragment" (1989 : 138).

Nous nous proposons de considérer comme fragment la forme brève d'écriture adoptée par Memmi dans *Le Mirliton du ciel* et dans les ouvrages qui suivent, afin d'examiner leur fonction autographique bien particulière.

Dans *Le Scorpion*, la fonction des fragments disparates assemblés, tout en révélant un certain détachement de l'écrivain par rapport à la narration haletante et aliénante des premiers romans, relevait encore de la catharsis incarnée par la métaphore du nettoyage de la Cave dont le contenu nauséabond fait honte à la communauté de la Hara : "Ils se bornaient à les regarder de loin, comme une partie douteuse d'eux-mêmes" (1969 : 16). Memmi, nous l'avons vu, a maintenant dépassé le stade de la catharsis de son mal-être, de son identité difficile, de la contemplation destructrice du moi. Dans *Le Scorpion*, le héros tourmenté s'étonnait avec envie de la sérénité légère de l'oncle Makhlof : "Il continuait à suivre ses fils de soie, allant et revenant d'un mur à l'autre, et parlant toujours, mêlant apologues, réflexions, citations de la Kabbale, de la Mishna, des Sages (...) interrogeant un auteur pour découvrir réponse dans un autre (...) sans trace de cette inquiétude (...). Comment fait-il pour avancer toujours avec cette joie tranquille ?" (1969 : 65).

A présent, c'est cette joie tranquille justement qui empreint les textes du *Mirliton du ciel*, et c'est cette absence d'inquiétude dans la réflexion qui marquera tous les ouvrages étudiés dans ce chapitre. Comme le dit précisément Françoise Susini-Anastopoulos,

Choisir le peu, et le petit (...) c'est toujours se déclarer solidaire de l'orfèvre plutôt que de l'architecte (...) le bref et le peu, c'est aussi une source d'agrément, d'aisance, de sérénité (...) on peut parler d'une authentique jubilation du fragmentaire, qui serait commune à l'auteur et au lecteur (Susini-Anastopoulos 1997 : 99, 101, 102).

C'est à travers la forme brève d'écriture, poèmes et narrations juxtaposés, que l'écrivain récupère tout un monde rituel et humain précédemment rejeté et renié, dans les premiers romans par le héros, son double – inexorablement poussé en avant par la rationalité occidentale qui l'éloigne de ce monde intérieur. Rappelons la colère et la honte de l'adolescent devant les rites "sauvages" de la danse et les superstitions, le mépris pour ses parents et sa famille en général.

Par l'intermédiaire d'une ironie affable et souriante, une véritable réconciliation a lieu dans l'évocation du monde de son enfance où sa nombreuse famille, parents, frères, soeurs, oncles, tantes et cousins sont présents dans toute leur altérité. Dans les éclats frais du souvenir sont captés la joie, le rire, la danse, un bonheur enfin qui éclaire une vie simple, conviviale et religieuse, où la sensualité libérée de l'écrivain donne libre cours à l'évocation des fruits, des fleurs, des odeurs culinaires et surtout à une constance des couleurs qui, comme nous l'avions constaté dans *La Statue de sel* où leur mention est si rare, ont toujours la vertu d'être porteuses d'un espace où se déploie le bonheur.

A côté de cette sensualité, une spiritualité souriante prend sa place naturelle dans ce monde recréé. Dieu est évoqué : "J'attends Dieu, Il viendra tout à l'heure, mon père nous l'a promis" (1989 : 11), et il s'établit avec lui un échange familial et amusant de prières – à la fois requêtes et remerciements : "Seigneur, demain jeudi c'est mon anniversaire, tu me dois un cadeau" (1989 : 78), et encore : "Merci mon Dieu merci de m'avoir fait rêver du chameau du Saf-Saf" (1989 : 77).

Fortement reliée à la prière, l'évocation de chaque fête religieuse entérine également la superstition omniprésente dans la vie quotidienne :

une poignée de sel
pour aveugler le mal
un morceau de charbon
contre les regards noirs (...)
sur le parchemin les sept bénédictions
Tu peux partir en paix
Te voilà protégé

Vers la fin du recueil, des textes d' "*Exils* " reflètent la nostalgie du pays natal : "Pour les soirs où trop me brûle ce que l'on nomme le coeur et qui est un vide, un manque, une souffrance en tout cas, une douleur d'absence" (1989 : 119); "Ce soir mes amis me manquent". Et puis pour conclure ce texte étrange, "*La Tunisie pour moi c'est ...*" où l'écrivain déconstruit systématiquement les charmes apparents du pays comme la mer et le soleil pour en révéler les côtés sombres : "la mer est le rêve obscur des noyés", (...) "le soleil

c'est notre vie le soleil c'est notre mort" (1989 : 155). "La Tunisie c'est le trésor insondable de mon enfance (...). La Tunisie résumé de mes détresses, hors de laquelle pourtant je serai en exil" (1989 : 156). La dernière évocation paradoxale du pays natal dit, en fait, tout son attachement à la source inépuisable de son oeuvre, origine indéniable de toute l'écriture poétique – poèmes et textes brefs du *Mirliton du ciel* – dont la fonction constructrice se révèle dans les paroles mêmes d'Albert Memmi :

La littérature est un des recours culturels les plus adaptés : elle raccommode ce monde désaccordé, brisé, usé, plein de trous, elle en propose un autre, moitié réel, moitié imaginaire, palliant par fragments adventices, fabriqués sur mesures, aux parties manquantes, perdues ou détruites par le temps, la violence des hommes ou la fatalité (Conférence 1986).

A travers son absence, le pays natal s'est mué en poésie car, comme l'exprime Paul Reverdy:

la poésie est dans ce qui n'est pas. Dans ce qui nous manque. Dans ce que nous voudrions qui fût. Elle est en nous à cause de ce que nous ne sommes pas. De ce que nous voudrions être. D'où nous voudrions être et où nous ne sommes pas (Reverdy 1989 : 153).

Les "fragments adventices" évoqués par Albert Memmi surgissent pour remplir justement les vides de son aveu. Afin de compléter le tissu endommagé de sa vie, l'écrivain taille et retaille des bouts de textes, débris de mémoire d'une dimension dérisoire parfois, mais toujours étonnamment imprimés dans une vision toute fraîche.

La Grenade

Une écorce vide
flasque et grise
c'est égal
Quelle belle explosion

Témoins de la perte essentielle que nous avons relevée dans le premier roman ("Je perdis l'Impasse"), ces poèmes paraissent souvent comme les dernières finitions apportées à la tâche de lente reconstruction par l'écriture qui, à travers une distance ironique et ludique, permet à l'écrivain, désormais libéré, de se faire plaisir et de faire plaisir, atteignant, par là même, la paix intérieure et un relatif bonheur.

Bonheurs

Le bonheur, durement gagné, deviendra désormais pour Memmi une finalité existentielle. Déjà dans *La Terre intérieure*, tout un chapitre s'intitulait "*Le bonheur et la vertu*"; l'écrivain y disait son désir d'être heureux et sa décision de poursuivre ce désir par un véritable effort : "j'essaie d'être plus euphorique", "le problème dernier n'est pas tant d'être sage que d'être heureux", "on peut du moins chercher à rassembler les conditions du bonheur" (1976 : 264). Sagesse et bonheur sont confondus dans cette dernière remarque : "Le bonheur est une espèce de sagesse; une espèce de contentement intérieur" (1976 : 266). "Mais ce n'est pas si facile que ça en a l'air; ça s'apprend difficilement, longuement, avec de grandes décisions et de petits exercices" (1976 : 272).

Un effort conscient marque donc cette quête particulière de l'écrivain qui avoue : "Vous étonnerai-je si je vous annonce que j'ai décidé d'être heureux, envers et contre tous ?" (*in* Dugas 1995 : 74) et "m'étant accordé enfin la permission d'être heureux, je m'efforçais de l'être" (1992 : 11).

Ce bonheur à tout prix, préparé méticuleusement, Albert Memmi décide de le partager avec ses lecteurs sous la forme de deux petits ouvrages *Bonheurs* et *Ah, Quel bonheur !*, ce dernier introduit par "*l'Exercice du bonheur*". Le premier comporte cinquante-deux textes brefs "correspondant aux cinquante-deux semaines de l'année, en quelque sorte une année de Bonheurs" (1992 : 7). Dès la quatrième de la couverture, la présence de l'autre est inscrite dans l'importance accordée à l'amour : "Vous voulez qu'on vous aime ? il existe une recette magique : commencez par aimer. Ne demandez pas, donnez (...) il est exquis d'aimer. Aimer les gens, c'est les prendre tels qu'ils sont". Aimer autrui et dans son altérité, tel qu'il est, résume le projet humaniste d'Albert Memmi, qui faisait à peine surface dans *Le Désert* et qui se révélera et se précisera dans les deux ouvrages que nous nous proposons d'étudier.

Les billets de *Bonheurs*, de même que tous les textes de "*l'Exercice du bonheur*", constituent des fragments de la méditation de l'écrivain sur la meilleure façon de vivre sa vie. N'ayant aucun ordre, ni chronologique, ni thématique, chacun constitue un tout qui se suffit à lui-même. En effet, "le fragment se détache à la fois comme forme autonome et

solitaire, d'un tout dont elle dépend" (Gaillard 1999 : 389). Le fragment serait, à son tour, inscrit dans un tout qui l'englobe pour incarner le projet humaniste et didactique de l'écrivain qui, à travers une démarche d'écriture inscrite dans la forme brève, choisit de s'adresser directement au lecteur. Le pronom familier "tu" est souvent employé ainsi que le "vous" à la fois formel et pluriel; se retrouve aussi le "nous" – dont la place est devenue de plus en plus prépondérante dans les essais précédents – à l'intérieur duquel le "je" s'efface. Si les exemples personnels abondent, les textes n'emploient presque jamais la première personne et lorsque le "je" est employé, c'est souvent celui d'une tierce personne (ami(e), collègue) dont les paroles sont rapportées.

Les textes, dans leur ensemble, offrent des préceptes pour un "mieux vivre" sous forme de proverbes, d'aphorismes, illustrés souvent de paraboles, d'anecdotes ou d'exemples tirés soit du vécu et de l'actualité, soit de textes anciens empruntés à l'antiquité, à la Bible, au Talmud, au Coran ou même extraits de contes chinois ou orientaux, du Ramayana et d'écritures bouddhistes. Récipient d'une foison de références culturelles ou religieuses, l'ouvrage reflète multiculturalisme et oecuménisme, expressions scripturales de la tolérance prônée par l'écrivain dont l'objectif a été le combat inlassable contre l'oppression. Cette tolérance humaniste faite d'acceptation et de compréhension universelles est, selon Albert Memmi, source véritable de richesse pour celui qui s'ouvre à elle. Un des courts textes de *Ah, Quel bonheur !* s'en porte témoin :

Aux anciens grecs, j'ai emprunté l'amour de la sagesse et le respect de la raison, aux juifs la justice et l'espoir, aux chrétiens l'amour et la charité, aux musulmans la patience et la dignité, aux bouddhistes le détachement et la compassion, aux zénistes l'attention au corps, aux bahá'ís la tolérance, aux libertins le goût du plaisir et de la liberté, aux humanistes l'optimisme et l'ironie, aux femmes l'émotion et la tendresse, aux enfants la confiance et l'émerveillement... Me voici le plus riche des hommes (1995 : 196).

A Contre-courants

Se "nourrir de toute l'humanité afin d'accomplir notre pleine destinée d'homme" (1995 : 99); tel est le vaste projet de l'écrivain qui, alors qu'il rédige les billets de *Bonheurs* publiés dans *Le Monde*, entreprend le nouvel ouvrage de *A Contre-courants*. Celui-ci est une sorte

de dictionnaire philosophique qui se propose d'incarner la définition memmienne du philosophe : "si j'osais me dire philosophe (...), je ferais de l'homme le centre de ma réflexion et le but de mon action (...) je préviendrais (mes semblables) contre toutes les idôlatries religieuses ou politiques, qui se proposent de les secourir et qui finissent par se retourner contre eux" (1993 : 124).

Ce dictionnaire, qui comporte soixante entrées allant de "Apologistes" à "Zélotes", affiche et se réclame d'une philosophie résolument humaniste. Cependant, il s'inscrit également dans un projet déclaré à la fois autobiographique et autographique : "Ce dictionnaire est aussi, d'une certaine manière, mon propre journal et celui de notre temps" (1993 : 3); "il est d'abord, je le répète, à mon propre usage, pour préserver ma dignité. Je mentirais, cependant en disant que je n'espère pas qu'il serve à d'autres" (1993 : 4). Pour l'écrivain, écrire son propre dictionnaire est un "exercice (..) souvent réjouissant, et toujours solitaire" (1993 : 4). Il y a, dans ce double projet, plaisir et récompense, profitables à la fois pour l'auteur et le lecteur, et qui s'expriment à travers un discours discontinu fait de fragments – souvent extraits d'enjeux discursifs antérieurs tels *Le Racisme* ou *La Dépendance* – dont chacun est autonome, autosuffisant et pourtant inscrit dans un tout.

A travers la fragmentation, la vision de l'Autre change; le fragment permet à l'écrivain de ne plus reléguer l'Autre au statut de l'égaré qu'il faut remettre sur le droit chemin et convaincre à tout prix; il propose à présent de méditer sur des "joyaux" de sagesse, fruits d'un long mûrissement intérieur, et qui se présentent tels quels sans aucun accompagnement justificateur.

Ce "tout", représenté par l'ouvrage que nous venons d'évoquer, est donc un "tout" public qui se propose entre autres, comme le dit le sous-titre du livre, de "*s'éviter des errements, complaisances et complicités*" particulièrement par rapport à l'actuelle forme d'oppression que constitue "la vague nouvelle d'aliénation spirituelle" (1993 : 4) que Memmi discerne dans toute forme d'extrémisme.

Les textes contiennent, également, un foisonnement de références culturelles tirées aussi bien de l'actualité que des textes anciens tels que nous l'avons remarqué dans *Bonheurs*. Ils révèlent la vaste connaissance de l'auteur en matière de religion, en particulier en ce qui concerne le judaïsme. Ces notions servent d'ailleurs souvent de base à la critique et au scepticisme ironique et parfois grinçant, qui attestent de la laïcité sans compromis de l'auteur dont l'oeuvre est profondément empreinte, malgré le réel attachement affectif de l'écrivain aux rites sécurisants de la religion de son enfance.

Fruit évident d'une longue réflexion, d'une lente méditation délibérée, tout l'éparpillement fragmentaire des quatre ouvrages traités dans ce chapitre dénote un discontinu où la chronologie n'entre plus en jeu, où le discours n'a plus à aller de l'avant à tout prix et qui, paradoxalement, révèle la paix d'une stabilité nouvelle, enfin atteinte à travers le non-discursif.

En effet, "le choix fragmentaire peut s'interpréter comme une décision ironique et le savoir fragmentaire comme un savoir (...) de recul, mais aussi de détente" (Susini-Anastopoulos 1997 : 216). En même temps, un autre paradoxe surgit de notre étude et va illustrer cette réflexion que Memmi faisait dans *Ce que je crois* : "J'ai été élevé dans la prière, je vis dans la méditation" (1985 : 193). C'est de ce point de vue-là que le tout acquiert sa dimension intime et guérisseuse en ce sens que, par sa forme fragmentée même, il permet la réintégration de l'auteur dans le monde plénier de son enfance, porteur d'une charge existentielle revivifiante et apaisante que Gilbert Durand définit ainsi : "La mémoire – comme l'image – est cette magie vicariante par laquelle un fragment existentiel peut résumer et symboliser la totalité du temps retrouvé" (Durand 1969 : 467). En effet, l'univers béni, mais perdu à jamais, de la Hara de l'enfance a été rythmé par fêtes, prières et rites religieux. Faisant allusion au seul "Livre" de la maison familiale, Georges Memmi, le frère de l'auteur écrit : "Le livre de mon père était tout à la fois un recueil des prières rituelles et, dans sa seconde partie, une suite de textes sans lien entre eux, psaumes, cantiques et mêmes chansons profanes" (Memmi Georges 1996 : 22). Il ajoute "Je me souviens de ces moments bénis où mon père poussait vers moi son livre ouvert à la page qu'il avait choisie (...). Des yeux et d'un doigt impératif, il m'invitait à lire" (*ibid* : 27), "Malgré moi, j'entends toujours

sa voix de chantre et de prophète. Une voix qui était celle de la lecture et de l'enseignement" (*ibid* : 32). L'omniprésence et l'importance primordiale du Livre dont le rythme s'inscrit profondément dans la vie quotidienne du Juif et jusque dans son corps, sont révélées par le fait que, posé sur la poitrine du père mort, le Livre est enterré avec lui dans son cercueil de bois où "ils poursuivent leur dialogue dans l'éternité" (*ibid* : 33).

On ne peut s'empêcher d'associer l'expérience de Georges à celle d'Albert. Les deux frères ont grandi à la lumière du Livre chanté par l'un ("Mon livre (...) serait pour la vie mon ami et mon confident" (*ibid* : 29)) et passé sous silence par l'autre, que l'angoisse de la déchirure identitaire a forcé à tourner le dos au rituel religieux de son éducation et dont l'écriture ne mentionne ni le Livre, ni la lecture paternelle.

Dans *La Statue de sel*, l'évocation du Sabbat, tout en étant celle d'un bonheur total, s'en tient à une description sensuelle (couleurs, goûts, odeurs, jeux et inactivité, promenade et sieste) pour, surtout, évoquer les plaisirs dans les quelques rares pages d'un pittoresque lyrique du roman. Or voici que dans les présents ouvrages, surgit enfin le Livre, surtout dans sa configuration, mais aussi dans son contenu didactique et éthique. Car, à travers l'écriture courte du fragment, apparaît, peut-être à l'insu de l'auteur, un éparpillement dans la tradition même du Livre.

Appelé Tenach³¹, le livre, dont le nom est l'abréviation de ses trois parties (Torah, Nevi'im (prophètes) et Ketubion (Ecritures : Psalms, proverbes et lamentations), est par définition divisé. Il peut donc être lu dans n'importe quel ordre, selon le besoin de chacun ou du rite religieux célébré. Paraboles, anecdotes et maximes sont contenues dans les "Midrash", dont la forme la plus populaire ressort du traité de la Mishna, lu aussi bien à la synagogue qu'à la table familiale du sabbat.

Nous avons constaté dans *Le Mirliton du ciel* la récupération identitaire – par l'écriture

³¹ Nous suivons ici Fackenheim (1987 : 63).

poétique et celle discontinue des textes brefs – du rituel où a baigné une grande partie de la jeunesse de l'écrivain. Dans les deux ouvrages sur le bonheur se retrouve également la juxtaposition de préceptes, aphorismes, anecdotes et proverbes reflétant tout le projet de l'auteur qui, pour s'exprimer, retrouve les formes anciennes de discours discontinu, enfermées dans sa mémoire, mais révélées à nouveau par l'écriture pour approfondir la réconciliation identitaire qui s'est déjà opérée dans *La Dépendance*.

Entre autres préceptes, le Livre dit à son lecteur : “Ne juge pas ton voisin avant de t’être mis à sa place”, “Suis le disciple d’Aaron, aime la paix, poursuit la paix et aime tes semblables”, “ne méprise aucun homme” (Fackenheim 1987 : 173. Notre traduction). C’est une véritable tradition humaniste qui surgit de ces préceptes pour une éthique et une conduite personnelle tournées vers l’autre, le voisin, l’étranger qui a droit au respect et à la tolérance. C’est aussi une tradition amplement illustrée dans l’oeuvre memmienne, allant de la défense du colonisé à l’universalisation de la notion de dépendance.

Les litanies de la Torah psalmodiées à la synagogue et les proverbes et anecdotes de la Mishna lues à la table familiale retrouvent leur juste place identitaire à travers une nouvelle forme d’écriture non discursive. Longtemps ignorées et rejetées par l’écrivain profondément laïque et rationaliste, les écritures du Livre ressurgissent dans ces petits ouvrages de vieillesse qui permettent à Albert Memmi un nouveau détachement dans la dispersion scripturale. Cette dernière lui donne la possibilité, par l’intermédiaire de l’ironie et par la légèreté de la forme brève, de faire l’expérience d’une vraie liberté dans l’expression de sa créativité. Par là, il approche encore un peu plus de la paix intérieure longtemps poursuivie et enfin reconnue dans le dernier texte étudié dans ce chapitre et intitulé *Ah, Quel bonheur !* : “J’ai fait la paix avec moi-même ! Croyez-vous que ce soit moins aisé et moins méritoire que n’importe quelle démarche diplomatique ? Je pense vous affirmer en tout cas que les résultats en sont miraculeux. Ah , quel bonheur !” (1995 : 197).

Ah, quel bonheur !

Nous concluons sur les très courts textes du troisième ouvrage, dont la légèreté et l’humour ravissent et mettent de bonne humeur. Telle une litanie, tous se terminent par l’exclamation

“Ah, quel bonheur !”. Tous sont totalement “autodiégétiques” : Memmi y parle en son nom de lui-même, de sa vie, de sa vision du monde. On n’y trouve plus de préceptes, de conseils et de maximes, c’est l’essence même de l’expérience personnelle qui est présentée : la répétition de l’exclamation de joie, en scandant tous ces fragments, rassure et en même temps assure que le bonheur peut être fait de si peu qu’il risque de passer inaperçu. C’est l’humour qui permet à l’écrivain “d’éviter l’effort de lourdeur et de sérieux, en l’occurrence le culte de l’intériorité, mettant ainsi la pensée en contact avec le dehors” (Susini-Anastopoulos 1997 : 216).

A travers l’autobiographie pure de ces textes courts, véritables lambeaux de bonheur, Albert Memmi nous donne à partager sa propre construction autographique révélée dans ce bonheur en miettes. Ce sont des textes taillés sur mesure qui, dans la discontinuité, s’emboîtent pour tenter de compléter la longue et lente reconstruction de soi qui aura été l’entreprise existentielle d’un “mieux vivre” partagé avec l’Autre.

Paradoxalement la construction identitaire entreprise ne se veut achevée que par la déconstruction de l’écriture, écriture très déliée et fragmentaire ici.

Les trois derniers ouvrages en date d’Albert Memmi, *Le Juif et l’Autre* (1997), que nous avons déjà examiné, ainsi que *Le buveur et l’amoureux* (1998) et *Feu sur 40 idées reçues* (1999), continuent cette nouvelle tendance dans sa juxtaposition de textes divers souvent répétitifs d’ouvrages antérieurs tels que *La Dépendance* ou *Ce que je crois* pour redire une histoire autobiographique à travers laquelle s’est tramée, et pour ainsi dire terminée, la construction autographique. Cette re-construction s’achève dans la réconciliation écrite de l’écrivain avec sa judéité et par là avec l’Autre. Comme l’exprime Roland Barthes : “l’écriture courte, par fragments (...) (devient) le meilleur moyen d’exalter et de vivre le bonheur du hasard, mais un hasard très voulu, très pensé : épié en quelque sorte” (Barthes 1981 : 218).

Avec l’abandon de l’écriture narrative et discursive acharnée, le refus de la structure préétablie, Albert Memmi renonce à maîtriser le réel et se laisse aller au privilège de l’être

de la maturité et de la vieillesse, instigatrices d'un repos qui, en annulant explications, justifications et autojustifications, fait place à un lieu de découverte et de révélation pour l'auteur et son destinataire. En effet, comme le relève Françoise Susini Anastopoulos : "l'exigence fragmentaire est (...) à comprendre davantage comme une "attitude" de tout l'être, comme un apprentissage et une ascèse, que comme une préoccupation technique ou un souci méthodologique" (Susini-Anastopoulos 1997 : 261).

Références

- Memmi, A. 1953. *La Statue de sel*. Paris : Gallimard, Folio
 - 1969. *Le Scorpion*. Paris : Gallimard
 - 1976. *La Terre intérieure*. Paris : Gallimard
 - 1977. *Le Désert*. Paris : Gallimard, Folio
 - 1979. *La Dépendance*. Paris : Gallimard
 - 1982. *Le Racisme*. Paris : Gallimard
 - 1985. *Ce que je crois* Paris : Grasset
 - 1986. *Ecriture et déracinement*. Texte de conférence Centre Rachi
 Janvier (Archives de l'écrivain)
 - 1989. *Le Mirliton du Ciel*. Paris : Julliard
 - 1992. *Bonheurs*. Paris : Arléa
 - 1993. *A Contre-courants*. Paris : Nouvel objet
 - 1995. *Ah, Quel bonheur !* Paris : Arléa
 - 1997. *Le Juif et l'autre*. Paris : Bartillat
 - 1998. *Le Buveur et l'Amoureux*. Paris : Arléa
 - 1999. *Feu sur 40 idées reçues*. Revue *Panoramiques*, 1er trimestre
 - *L'acte poétique* (inédit)
- Barthes, R. 1981. *Le grain de la voix*. Paris : Seuil
- Dugas, G. 1995. *Du malheur d'être Juif au bonheur sépharade*. Paris : Albin Michel
- Durand, G. 1969. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Bordas
- Fackenheim, E. 1987. "What is judaism ? " New York : Summit Books
- Gaillard, M. 1999. "Le fragment comme genre" *Poétique*. Septembre 1999
- Memmi, G. 1996. *Pour tout dire*. Paris : Editions de Fallois
- Reverdy, P. 1989. *En vrac*. Paris : Flammarion
- Susini-Anastopoulos, F. 1997. *L'écriture fragmentaire*. Paris : PUF
- Toso Rodinis, G. 1992. *Albert Memmi ou la suggestion de la parole poétique*. Palaver

CONCLUSION

“Je me suis fait moi”
(Lejeune 1975 : 241)

CONCLUSION

“Je me suis fait moi”

(Lejeune 1975 : 241)

*Je pense parfois que seule
l'autobiographie relève de la littérature,
les romans sont des pelures que nous
ôtons pour arriver enfin au coeur, qui est
vous ou moi, rien d'autre...*

(Virginia Woolf in Frey 2000 : 76)

*Ma vie tout entière est ainsi reflétée, dans
la moindre parcelle de ce miroir brisé, à
tout instant, je peux la retrouver, dans une
odeur, ou dans un bruit...*

(Albert Memmi. *Les olives*. Texte inédit)

Au début de notre étude, nous nous proposons de répondre à la double question herméneutique qui surgissait dès l'interprétation du premier roman, et révélait la double problématique memmienne qui est, d'une part la reconstruction d'une identité éclatée et, d'autre part, la difficulté du rapport à l'Autre.

Notre analyse chronologique des textes a montré la lente, douloureuse, mais sûre reconstruction autographique qui s'y exprime scripturalement d'abord à travers les romans-autofictions, et ensuite, dans la multiplication des essais où le duo conflictuel fait place à la triade apaisée du concept de dépendance – nouvelle figure de la pensée memmienne qui intègre définitivement, désormais, l'altérité comme un pôle de l'écriture. Lors d'un entretien en 1995 avec l'écrivain, ce dernier constate à propos du cheminement de ses livres, qu'“il y a un apaisement et la recherche de relations plus positives, plus pacifiques, plus heureuses, plus euphoriques avec autrui” (Strike : 1995).

Pourtant, dans notre analyse de l'oeuvre, nous avons constaté que les concepts primordiaux d'oppression et de dépendance sont repris, remaniés, revus sous des angles différents. Cela donne souvent une impression de répétition, de ressassement même, autant de symptômes d'une problématique du rapport à l'Autre non-résolue. En même temps, ces reprises garantissent la prolongation de l'écriture devenue projet de vie de l'écrivain. Lors de l'entretien évoqué plus haut, Memmi analyse bien la fonction vitale de l'écriture qui commande sa continuation inéluctable :

Un écrivain qui écrit un livre qui lui tient à coeur n'a jamais fini. S'il aboutit, c'est qu'il est mort... En fait, à chaque étape, on a l'impression qu'on a dit ce qu'on voulait dire et puis, ensuite on s'aperçoit qu'il manque des choses; alors il y a deux choses : d'une part, on a envie de refaire l'oeuvre autrement ... et d'autre part, on a l'impression qu'on n'a pas tout dit, qu'on n'a pas dit ce qu'il fallait dire et c'est de là que vient le projet d'une autre oeuvre.

Aujourd'hui, l'écriture memmienne se prolonge à travers les deux derniers ouvrages publiés d'Albert Memmi qui sont *Le Buveur et l'amoureux* (1998) et, dans la série "Panoramiques", *Feu sur 40 idées reçues !* (1999). Nous les mentionnons dans la conclusion, d'une part, à cause de leur publication récente qui a fait que nous n'avons pu les inclure dans le corps de notre étude et, d'autre part, parce que tous deux reprennent des concepts déjà présentés par l'écrivain. Les deux ouvrages, composés de textes divers à lire dans n'importe quel ordre, s'alignent dans le non-discursif de la fragmentation qui faisait l'objet de notre dernier chapitre.

Le Buveur et l'amoureux est un prolongement de l'ouvrage *La Dépendance*, dont il reprend d'ailleurs certains textes. Ce recueil de sociologie, presque clinique, dédié au service de l'Autre qu'il veut guider et conseiller, offre une morale pratique se référant au présent contextuel français, occidental. Pourtant, tout en renforçant la théorie "dépendance - pourvoyance" dans une série de textes juxtaposés, l'écrivain semble encore chercher une issue à son problème par la répétition textuelle. Quant au deuxième ouvrage, intitulé *Feu sur 40 idées reçues !*, il est la reprise intégrale de la plupart des textes de *A contre-courants*, le dictionnaire philosophique provocateur publié en 1993 que nous avons étudié dans le Chapitre XII. Classés sous des rubriques aux titres percutants, les textes repris, éclairés

d'illustrations intéressantes, parfois même humoristiques, sont devenus plus conviviaux que dans le livre plutôt austère de *A Contre-courants*. L'ouvrage, cependant, incarne une reprise répétitive qui, encore une fois, semble avoir pour fonction la garantie de la prolongation de l'écriture et de sa publication.

Albert Memmi s'est souvent exprimé dans divers entretiens sur sa dépendance de l'écriture, le besoin vital, quotidien, qu'il a d'écrire : "Il me faut écrire, si je ne pouvais pas le faire, je ne pourrais pas vivre" (1962); "J'aurai crevé si je n'avais pu écrire" (1976 b). D'ailleurs, l'écrivain avoue l'écriture quotidienne d'un journal : "J'ai toujours écrit, et puis j'ai un journal, en particulier depuis l'âge de quatorze ans, qui est là, qui continue, j'ai peut-être quinze ou vingt volumes" (1972) "(...) je continue inlassablement pour essayer de rectifier ce que j'ai fait, ce que je n'ai pas fait, ce que j'ai dit et la manière dont je l'ai dit" (1987).

Le journal intime du dedans, jamais publié, fournit la matière, en toute probabilité, du journal du dehors (les textes publiés) de par l'observation quotidienne du social que l'auteur transcrit dans ses publications, de plus en plus tournées vers l'Autre³². Les essais, une des formes publiques de son oeuvre, sont la véritable preuve scripturale autographique du rapport à l'Autre – la distance entre ce dernier et l'auteur est peu à peu comblée. Memmi en donne l'image suivante : "Chaque livre est une pierre dans le fossé, pour combler ce fossé; ce faisant, on plaide pour être mieux intégrés" (1995). Le besoin ardent d'être reconnu par l'Autre, qui surgissait des premiers romans, se prolongera longtemps dans le questionnement précipité des essais, qui ne révéleront vraiment l'altérité, de Memmi ou de l'Autre tel qu'il le voit, qu'à travers une fragmentation de plus en plus présente.

Par ailleurs, chez Albert Memmi, comme pour la plupart des praticiens de l'autobiographie, écrire c'est en quelque sorte défier la mort en laissant sa trace :

Le langage comme création (...) c'est une manière de découper le monde, c'est une manière de le posséder. Cela signifie essayer de parler aux gens et d'essayer, en leur parlant, de se convaincre qu'on existe; écrire pour moi signifie tout ça ... l'écriture

³² A propos de *A contre-courants*, l'auteur dit dans la préface : "Ce dictionnaire est aussi, d'une certaine manière, mon propre journal et celui de notre temps" (p.3) "(il) est d'abord (...) à mon propre usage, pour préserver ma dignité (...). Je mentirais cependant en disant que je n'espère pas qu'il serve à d'autres" (p.4).

est une manière de rompre la solitude, elle prolonge la vie, elle donne un certain espoir de vivre dans un futur (1985).

Ces paroles font écho à celles de Doubrovsky qui écrit à propos de l'autobiographe :

... rien pas même sa propre vie, n'existe avant son texte; mais la vie de son texte, c'est la vie dans son texte (...) le mouvement et la forme même de la scription sont la seule inscription de soi possible, la vraie "trace" indélébile et arbitraire, à la fois entièrement fabriquée et authentiquement fidèle (Doubrovsky 1979 : 105).

Une vie non écrite serait donc une vie perdue, comme l'admet Gusdorf. Ce serait une vie "dissipée aux courants de l'histoire individuelle et de l'histoire sociale" (Gusdorf 1991 : 139). Dans l'écriture, comme projet de vie, c'est bien "la graphie" (l'écriture) qui sauve "la bio" (la vie) inscrite à jamais dans l'oeuvre multiple d'Albert Memmi. Au coeur de cette multiplicité existe, tout de même, une configuration bien établie.

Arrivé à la fin de la présente étude, il est légitime de faire un de ces bilans chers à Albert Memmi, en jetant un regard rétrospectif sur l'oeuvre à partir de notre présent inscrit dans l'an 2000. Nous avons constaté que l'écriture des oeuvres de fiction arrive à une impasse avec le dernier roman *Le Pharaon*. Nous l'interprétons comme une limite insurmontable, au sein de l'autofiction, à la prolongation de la quête identitaire initiale. Pourtant, à l'intérieur des structures narratives des romans, surgissent les racines maghrébines et juives qui seront revendiquées et finalement intégrées à la construction du moi. Par contre, l'écriture des essais, théorisante parfois à l'excès à force de répétitions et définitions, permet une maîtrise rationnelle qui approfondit et privilégie le rapport à l'Autre. L'auteur s'approche d'autrui lentement, pas à pas, à travers des textes de moins en moins autodiégétiques dans lesquels aphorismes et exhortations se veulent guides et conseillers de l'Autre, le frère, le lecteur dont l'altérité pénètre le texte et y devient primordiale. C'est donc à travers l'écriture des essais qu'Albert Memmi semble résoudre son douloureux rapport à l'Autre, puisque, comme l'affirme Doubrovsky en parlant de l'écriture : "A travers le texte écrit ... (à travers) la rigueur de la construction, *un homme parle de l'homme aux hommes* ... (l'écriture) constitue un mode spécial d'apparition à l'Autre" (Doubrovsky 1966 : 52. En italiques dans le texte). Chez l'écrivain encore jeune, les problématiques de la construction du moi et de l'altérité sont englobées dans l'appel d'une vision plus vaste, celle de la sérénité de la sagesse

incarnée par le vieux sage Makhlouf. Paradoxalement, cet idéal est configuré et atteint, non dans la continuité solide d'une oeuvre, mais plutôt dans un éparpillement apparent.

Emile, l'écrivain du *Scorpion* formule la prophétie suivante : "A la fin de ma vie, toutes les pierres seront mises en place dans leur ordre vrai et l'on apercevra l'ensemble. L'on verra à quel point il n'y a aucun jeu dans aucune partie de mon oeuvre" (1969 : 157). L'image des pierres de construction est à nouveau évoquée, que ce soit pour combler le fossé (entre l'écrivain et les autres) ou pour construire une identité, elles ont toujours une fonction positive de création. A travers la rétrospective de l'oeuvre de l'écrivain vieilli, le lecteur aperçoit déjà cette construction faite de pierres sèches qui s'emboîtent les unes dans les autres, romans et essais étroitement imbriqués. Pourtant, dit Emile, il n'y aura "aucun jeu", aucun intervalle, aussi petit soit-il, entre les pierres, qui pourrait peut-être dénoncer un risque de non-continuité de ladite construction. Si un jeu existe comme espace à combler entre les oeuvres, l'auteur s'applique à consolider l'édifice à travers la fragmentation de l'écriture. Ce sont les poèmes, récits, contes, anecdotes, maximes et sentences qui ont pour fonction de combler les interstices en entérinant les profondes racines culturelles judéomaghébines et, en même temps, d'affirmer une morale et une sagesse pratique universalistes. Ceci s'accomplit dans l'autre sens du terme "jeu", activité ludique de l'écriture, où ironie et humour contribuent à une certaine décrispation, par la non-discursivité du texte, qui mène à cet apaisement que nous avons déjà évoqué. La joie de créer chez Memmi ne réside pas seulement dans une jonglerie de concepts, elle s'ancre également dans le côté concret de l'écriture, le plaisir d'agencer, de construire, de tisser, consacré par les images de pierres et de fils de soie, de tapis et de tissu qui rejoignent la richesse sensorielle d'une enfance plongée dans le monde de l'artisan-négociant. Ainsi, l'écriture se prolonge-t-elle et elle "chemine", selon un procédé bien reconnu par Gusdorf, "de circonvolution en circonvolution, sans la chance de trouver jamais le mot juste, le dernier mot qui mettrait fin à la quête" (Gusdorf 1991 : 114).

“Un dernier mot” a bien pourtant failli être le titre de l’ouvrage encore à paraître d’Albert Memmi, qui nous a avoué³³ avoir hésité longtemps et s’être finalement laissé persuader d’abandonner un titre si définitif pour intituler plutôt l’ouvrage *Le Nomade immobile*. Ce très beau titre évoque l’ambiguïté identitaire de l’écrivain. Dans le cas de Memmi, il y a dans le terme “nomade” toute la dimension maghrébine et surtout juive des peuples en mouvement, revisités par l’écrivain et profondément entérinés dans son identité. Dans le terme “immobile”, il y a le sédentarisme solitaire de l’homme pour qui l’écriture est un choix de vie, et qui a fini par passer sa vie à écrire sa vie.

L’écrivain précise que le fait d’être sédentaire, comme il l’est depuis des années de par l’activité qui est sa vie, n’empêche pas d’évoluer par la pensée dans “un espace de nomadisme” pour établir ce qu’il appelle “un bilan serein” où “la culture est désacralisée et où sérénité et bonheur sont présents à côté d’un regard lucide sur la maladie et la mort”³⁴. Serait-ce un “dernier” ouvrage autobiographique qui apporterait une pierre de plus à la construction entreprise et jamais finie ?

Pour l’écrivain ayant un âge vénérable, cet ouvrage serait-il réellement la pierre finale, “le dernier mot” ? Nous nous permettons d’en douter; son journal est là, qui continue à s’élaborer et dont l’existence même, inscrite dans un mouvement progressif, est comme un défi à la mort; l’écriture étant à la fois une naissance à soi-même et un moyen de salut que Gusdorf traduit ainsi : ”J’écris, donc je suis. J’écris donc j’ai été, j’écris donc je serai. L’écriture consolide cette ombre que je suis, elle lui assure une consistance, une permanence, en dépit de l’écoulement du temps” (Gusdorf 1991 : 114).

Selon Durand, le rituel de l’écriture a bien pour fonction “de domestiquer le temps et la mort et d’assurer dans le temps (...) la pérennité et l’espérance” (Durand 1969 : 470). Albert Memmi a écrit pour faire le point, le bilan sur lui-même, à partir de son présent, à travers une vue rétrospective de sa vie, afin de sortir d’une situation de confusion et d’accéder à un ordre

³³ Conversation de Joëlle Strike avec Albert Memmi, le 8 juin 2000.

³⁴ Conversation de Joëlle Strike avec Albert Memmi, le 8 juin 2000.

analytique. C'est une certaine maîtrise de soi qui lui permet d'atteindre la sagesse présente dans les derniers textes, dont la fragmentation est révélatrice d'un sain détachement et de l'apaisement longtemps poursuivi. Cet apaisement acquis n'a pas manqué de s'installer dans la réflexion et l'intériorisation de l'altérité de l'auteur de la présente étude.

Même si mon interprétation de l'oeuvre memmienne ne prétend pas comprendre le texte mieux que l'auteur s'en est expliqué dans de nombreux entretiens, j'espère l'avoir comprise autrement, mon explication étant tirée entièrement des textes mêmes, de leur horizon autobiographique, de leur structure et de leur configuration les uns par rapport aux autres. Ce faisant, j'ai été forcée de confronter mon propre horizon socio-historique à celui de chaque texte et mon interprétation en est forcément marquée. Le contexte personnel en question est celui de l'Afrique du Sud actuelle, mais aussi celui d'une enfance passée en Tunisie, où ont été vécus à la fois la décolonisation et le déracinement du pays natal.

Mon questionnement herméneutique s'est fait à partir de l'horizon historique double de la Nouvelle Afrique du Sud et de la Tunisie qui ont vu non seulement la fin des colonisations, mais aussi les difficultés et les remises en question post-coloniales, où le douloureux malaise identitaire a fait surface et est encore loin d'être résolu. Dans le chapitre X, sur *Le Racisme*, j'ai évoqué l'impact du pouvoir de l'écriture sur les étudiants universitaires, dans l'Afrique du Sud des années 90, dont la rencontre avec le texte a profondément ébranlé les convictions qui leur étaient alors imposées par le régime de l'apartheid. C'est en dialoguant avec le texte que le rapport s'établit vraiment avec l'Autre, à la fois pour le comprendre et se comprendre soi-même à travers lui. Dans le contexte racial sud-africain, bien des réponses m'ont été apportées par l'interprétation des textes memmiens en rapport avec la relation à l'Autre à la fois culturellement différent et profondément atteint dans son identité. L'expérience socio-politique de l'auteur, au moment de la décolonisation, est singulièrement semblable à celle que vivent les Sud-Africains de notre temps, traumatisés dans leur multiculturalité et la revendiquant en même temps. Si bien que mon expérience, mon horizon, confrontés à l'horizon et à l'expérience de l'Autre s'en sont trouvés enrichis dans le sens d'un approfondissement humaniste de ma vision de la différence.

La solution entrevue dans la validité de la dépendance réciproque à travers dialogue et négociations, pourtant jugée par certains comme utopique, nous semble la seule valable sur le plan humanitaire. Ne pourrait-elle pas, finalement, à force de persévérance, apporter la réponse aussi bien aux douloureux conflits africains qu'au complexe et difficile conflit du Moyen Orient ?

Dans les périodes de transformation radicale, la société traumatisée recherche son identité et, comme l'exprime Albert Memmi en 1997 : "il y a des transformations plus ou moins lentes, des destructions et de constantes reconstructions".

Dans son oeuvre, Albert Memmi aura certainement accompli un remarquable travail de reconstruction de son identité multiple acceptée comme telle : "Nous sommes tous des métis (...), nous sommes tous, en permanence, des étrangers en puissance" (1969 c); il aura aussi construit une oeuvre humaniste qui, en osant contester, provoquer, secouer les nombreuses idées reçues de notre temps, atteint le caractère universel qui l'éloigne de la littérature maghrébine où l'on tend souvent à l'enfermer. C'est à travers l'humanisme qu'est révélé un accomplissement individuel qui est peut-être la réponse au voeu exprimé par Jean Déjeux en 1973 : "le souhait final est qu'un jour, une fois l'abcès crevé, Albert Memmi nous trace le portrait de l'homme libéré" (Déjeux 1973 : 331). Le portrait est là; c'est un immense autoportrait, fait de pièces de mosaïque solidement assemblées qui, de loin, représente le visage d'un vieux sage au sourire moqueur, dont le travail de construction lent, douloureux et obstiné est désormais derrière lui. L'écrivain constate sereinement lors d'un entretien qu'il m'a accordé :

Je considère maintenant en gros que l'essentiel de mon oeuvre est là, indépendamment de la valeur... je crois que l'essentiel est là... je m'amuse (...) je n'arrête pas, je continue, j'écris beaucoup de petits contes que j'engrange; un jour, il y en aura assez pour faire un livre. Un conte, c'est vite fait, c'est comme un tableau en peinture, ça me donne un grand plaisir. Je n'ai jamais arrêté (Entretien. 1993 b).

Après l'écriture sérieuse, douloureuse, parfois torturée, la part est enfin faite au plaisir qui réside, en grande partie, dans la sérénité d'un bonheur gratuit.

C'est précisément ce visage souriant et détendu d'Albert Memmi que je choisis de retenir comme l'emblème de l'homme libéré. Cet homme finit par recevoir avec reconnaissance la joie gratuite, surgie dans sa vie quotidienne, qu'il célèbre dans les petits textes de *Ah, Quel bonheur !* : "Tous les matins, dès que j'entre dans mon bureau et que j'aperçois le Bouddha dansant, je lève moi aussi les bras vers le ciel et je le remercie avec gratitude; quelquefois même j'esquisse un pas de danse. Ah, quel bonheur !" (1995 : 133).

Née dans l'autobiographie, où Memmi **raconte** sa vie, l'entreprise scripturale est passée à l'autographie, où il **écrit** sa vie ("j'aurai passé (...) mon oeuvre à écrire ma vie (1976 a : 277)). Aujourd'hui, dans un nouveau bilan, il pourrait même dire (ou écrire !), en empruntant la phrase de Philippe Lejeune : "Je me suis fait moi" (Lejeune 1975 : 241) ou mieux : "Je me suis écrit".

Références

- Memmi, A. 1962. Entretien avec A. Mandel. Paris : *L'Arche*. Mai
 - 1969 c. *Hommes et migrations*. 4 juin (Archives de l'écrivain)
 - 1969 b. *Le Scorpion*. Paris : Gallimard, Folio
 - 1972. Entretien avec H. Bessis. 8 juillet (Archives de l'écrivain)
 - 1976 a. *La Terre intérieure*. Paris : Gallimard
 - 1976 b. Entretien avec J. Duranteau. Avril (Archives de l'écrivain)
 - 1979. *La Dépendance*. Paris : Gallimard
 - 1980. *Les olives*. Inédit (Archives de l'écrivain)
 - 1985. Entretien avec Marisa Rizzo Rovigo. Inédit.
 - 1987. Entretien avec Jean Caruel. *Le Maillon*. Octobre
 - 1988. *Le Pharaon*. Paris : Julliard
 - 1995. Entretien avec J. Strike. Paris. Juin
 - 1993 a. *A contre-courants*. Paris : Nouvel objet
 - 1993 b. Entretien avec J. Strike. Paris. Mars
 - 1997. *La fièvre identitaire*. Revue *Esprit*. Janvier
 - 1998. *Le Buveur et l'amoureux*. Paris : Arléa
 - 1999. *Feu sur 40 idées reçues*. Revue *Panoramiques*. 1er trimestre. 1999
 - (à paraître) *Le nomade immobile*.
- Déjeux, J. 1973. *Littérature Maghrébine de langue française*. Montréal : Naaman
 Doubrovsky, S. 1966. *Pourquoi la nouvelle critique ?* Paris : Mercure de France
 Doubrovsky, S. 1979. *L'initiative aux maux*. Cahiers Confrontation N°1

- Durand, G. 1969. *Structures morphologiques de l'imaginaire*. Paris : Bordas
Frey, P. 2000. *Lire*. Février
Gusdorf, G. 1991. *Lignes de vie 2*. Paris : Editions Odile Jacob
Lejeune, P. 1975. *Le Pacte autobiographique*. Paris : Seuil

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages d'Albert Memmi (par ordre chronologique)

- Memmi, A. 1953. *La Statue de sel*. Paris : Gallimard, Folio
- 1955. *Agar*. Paris : Gallimard, Folio
 - 1956. *Les Français et le racisme*. Ouvrage en collaboration. Paris : Payot
 - 1957. *Portrait du Colonisé*. Paris : Gallimard
 - 1962. *Portrait d'un Juif*. Paris : Gallimard, NRF
 - 1966. *La Libération du Juif*. Paris : Gallimard
 - 1968. *L'Homme dominé*. Paris : Gallimard
 - 1969 a. *Le Scorpion*. Paris : Gallimard
 - 1969 b. *Le Scorpion*. Paris : Gallimard, Folio
 - 1969. *Anthologie des écrivains français du Maghreb*. Paris : Présence africaine
 - 1974. *Juifs et Arabes*. Paris : Gallimard, Idées
 - 1975. *Entretien avec Robert Davies*. Montréal : L'étincelle
 - 1976. *La Terre intérieure*. Paris : Gallimard
 - 1977. *Le Désert*. Paris : Gallimard, Folio
 - 1979. *La Dépendance*. Paris : Gallimard
 - 1982. (1994). *Le Racisme*. Paris : Gallimard
 - 1985. *Ce que je crois*. Paris : Grasset
 - 1985. *Les écrivains francophones du Maghreb*. Paris : Laffont
 - 1986. *L'écriture colorée*. Paris : Préambule
 - 1988. *Le Pharaon*. Paris : Julliard
 - 1989. *Le Mirliton du Ciel*. Paris : Julliard
 - 1992. *Bonheurs*. Paris : Arléa
 - 1993. *A Contre-courants*. Paris : Nouvel objet
 - 1995. *Ah, Quel bonheur !* Paris : Arléa
 - 1995. *Le Juif et l'autre*. Paris : Christian de Bartillat
 - 1998. *Le Buveur et l'Amoureux*. Paris : Arléa
 - 1999. *Feu sur 40 idées reçues*. Revue *Panoramiques*, 1er trimestre
 - ? *L'acte poétique* (inédit)
 - ? *Le nomade immobile* (à paraître)

Nouvelles et contes

- Memmi, A. 1945. *Une histoire de pommes*. Tunis : Bulletin EIF. Mai
- 1953. *Notre ghetto*. Tunis : Cahier F.S.J.U. N°6. Décembre
 - 1964. *Les Crochets*. Paris : Les lettres françaises. Juillet
 - 1967. *La vengeance*. Paris : Les Nouvelles littéraires.
 - 1970. *L'architecte*. Genève : La Gazette littéraire suisse. Novembre
 - 1982. *Le bûcheron et la mort*. Paris : Tel. Décembre

**Articles et entretiens publiés, interviews radiophoniques
(consultés dans les archives de l'écrivain)**

- Memmi, A. 1959. Entretien avec Lamine Landoulsi. *L'action*. 20 août
- 1962. Suis-je un traître ? *L'Arche*. Novembre
 - 1963. *Pourquoi j'ai écrit Portrait d'un Juif*. Présence Africaine XLVII 2ème trimestre.
 - 1964. Que peut la littérature ? *Le Figaro Littéraire*. Décembre
 - 1967. Auto-Portraits. *Souffles*. 2ème semestre
 - 1968. Négritude et judéité. *Jeune Afrique*. 14 avril
 - 1969. Pourquoi j'ai écrit "L'Homme dominé". *Les cahiers Droit et Liberté*. Avril
 - 1969. Les nouveaux esclaves. *Hommes et migrations*. 4 juin
 - 1970. Chaque homme a besoin d'un passé collectif. Entretien avec D. Adler. *La presse nouvelle hebdomadaire*. 20 février.
 - 1970. Entretien avec M. Martineau *L'Afrique Littéraire et Artistique*. N°11. Mars
 - 1970. *Emission sur France culture* (transcription). 16 janvier
 - 1970. L'écrivain peut-il dire oui ? ou la révolte d'André Gide. *Cahiers André Gide*. Paris : Gallimard
 - 1974. Le roman vrai est une distillation. *Nice matin*. 24 août
 - 1976. Entretien avec Albert Memmi. *Distance, Dissidence et Création*. Février
 - 1976. Liberté et solitude. *Amitiés France - Israël*. Mars
 - 1976. La Terre intérieure. Interview de R. Voigny. *France Culture*. 8 avril
 - 1976. Une condition d'écrivain. *L'éducation*. 8 avril
 - 1976. Albert Memmi, la terre intérieure et la Hara de Tunis. *AMIF N° 245*. Avril
 - 1976. La Terre intérieure. Interview de Pierre Lhoste. *France Culture*. 19 octobre
 - 1976. Faroun, le prophète de la décolonisation. *Le Monde*. 19 novembre
 - 1977. Le Désert. *Les Nouvelles Littéraires*. 22 septembre
 - 1977. Un pacte nouveau entre hommes et femmes. *Le Figaro*. 22 novembre
 - 1978. Le racisme. *Amitiés France - Israël*. Octobre
 - 1978. Le Désert. *La Presse nouvelle hebdomadaire*. 7 avril
 - 1978. Antisémitisme et crise. *Les cahiers Droit et Liberté* N° 379. Juin
 - 1979. Albert Memmi, mille ans d'illusions. *Magazine littéraire*. Octobre
 - 1979. Voyage au bout de la dépendance. Bernard Lefort. *Libération*. 4 octobre
 - 1979. Entretien avec Jacques Chancel. *Radioscopie*. 23 octobre
 - 1979. La dépendance à l'art. *Quotidien de Paris*. 16 décembre
 - 1980. Albert Memmi, Philosophe de la dépendance. Bernard Lefort *Le Monde*. 21 avril
 - 1980. Albert Memmi écrivain. *Afrique - Asie*. 13 octobre
 - 1980. Du colonisé au dépendant. *Montréal : Le Devoir*. Octobre
 - 1982. Rêveries d'un Juif arabe. *Jeune Afrique* 28 avril
 - 1982. Les intellectuels, "c'est le refus de la mort". Paris : *Les Nouvelles littéraires*. Décembre
 - 1983. Est-il bon, est-il méchant ? *Différences*. Février
 - 1983. Société multi- raciale et multi-culturelle. *Informations sociales*. Avril
 - 1983. *Dialogue transcrit avec Jordi Blanc*. Traducteur du *Portrait du colonisé en occitan*. Avril

- 1985. La société multiculturelle. Entretien avec Jean Moreau *Les cahiers de l'enfance inadaptée*. Janvier
- 1985. Les questions d'Albert Memmi à propos de *Ce que je crois*. *L'Arche*. Mars
- 1985. Entretien inédit avec Marise Rizzo. *Réponses*.
- 1985. Il n'existe pas de colonisation réussie. *Jeune Afrique*. Août
- 1985. "Francophonie et liberté" Communication au *Colloque sur la France et l'Outre-mer*. Novembre
- 1986. "Écriture et déracinement". *Conférence* : Centre Rachi. Janvier
- 1987. Albert Memmi à l'Université de Cologne. *Cahiers d'études maghrébines*. 19 mai
- 1987. A bâtons rompus avec Albert Memmi à Cologne. *Transcription*. 19 mai
- 1987. Entretien avec Rachid Bennegali. *Migrations - Santé*. Octobre
- 1987. Book review - Dépendance - *Los Angeles Times*
- 1989. "La prière sans la foi". Entretien avec Jean Moreau. *Hommes et sociétés*. 1er Trimestre
- 1989. Science, Philosophie, religion et libertés. *Communication à l'UNESCO*. Mai
- 1989. Entretien avec Hédi Bouraoui. *Texte transcrit*. Paris 29 mai
- 1989. "La morale est-elle encore possible ?" *Les cahiers rationalistes*. Novembre
- 1990. Personne n'est jamais sûr de ses ancêtres. *La Presse Nouvelle*. Mars
- 1991. Entretien avec Joëlle Strike. Paris. 17 juin (inédit)
- 1992. Humanisme et Loi Commune. *Communication* - Université de Pretoria. Septembre
- 1993. Entretien avec Joëlle Strike. Paris. 29 mars (inédit)
- 1995. Entretien avec Joëlle Strike. Paris. 1er juin (inédit)
- 1997. Fluctuations de l'identité culturelle. *Revue Esprit*. Janvier
- 1996. A conversation with Albert Memmi. "*Transitions*". Summer
- 2000. Conversation avec Joëlle Strike. Paris. 8 juin (inédit)

Ouvrages et articles cités

- | | |
|---------------|---|
| Adler, D. | 1970 <i>Chaque homme a besoin d'un passé collectif</i> . <i>La Presse Nouvelle Hebdomadaire</i> (20 février 1970) |
| Arnaud, J. | 1986. <i>Littératures Maghrébines</i> . Paris : L'Harmattan |
| Bachelard | 1960. <i>Poétique de la rêverie</i> . Paris : PUF |
| Badday, M.S. | 1974. Lettre à Albert Memmi. <i>L'Afrique Littéraire et Artistique</i> . N° 34 - Décembre |
| Bakan, D. | 1964. <i>Freud et la tradition mystique juive</i> . Paris : Petite Bibliothèque Payot |
| Barthes, R. | 1972. <i>Le degré zéro de l'écriture</i> . Paris : Seuil |
| Barthes, R. | 1975 et 1985. <i>Roland Barthes par Roland Barthes</i> . Paris : Seuil |
| Barthes, R. | 1981. <i>Le grain de la voix</i> . Paris : Seuil |
| Beaujour, M. | 1980. <i>Miroirs d'encre</i> Paris : Seuil |
| Béji, H. | 1997. <i>Le nouvel ordre culturel</i> . Paris : Stock |
| Berque, J. | 1964 <i>Dépossession du monde</i> . Paris : Seuil |
| Chevalier, J. | 1982. <i>Dictionnaire des symboles</i> . Paris : Robert Laffont |

- Chraïbi, D. 1955. *Les Boucs*. Paris : Editions Denoël
- Compagnon, A. 1998. *Le démon de la théorie*. Paris : Seuil
- Dechamp-Le Roux, C. 1991. *Figures de la Dépendance autour d'Albert Memmi* - Colloque de Cerisy-La-Salle. Paris : PUF
- Déjeux, J. 1973. *Littérature Maghrébine de langue française*. Montréal : Naaman
- Déjeux, J. 1993. *Maghreb : Littératures de langue française*. Paris : Editions Arcantère
- Doubrovsky, S. 1966. *Pourquoi la nouvelle critique ?*. Paris : Mercure de France
- Doubrovsky, S. 1979. *L'initiative aux maux*. Cahiers Confrontation N°1
- Doubrovsky, S. 1999. *Laissé pour conte*. Paris : Grasset
- Dugas, G. 1995. *Du malheur d'être Juif au bonheur sépharade*. Paris : Albin Michel
- Durand, G. 1969. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Bordas
- Durand, G. 1984. *L'imagination symbolique*. Paris : PUF
- Eakin, P.J. 1992. *Touching the world*. Princeton University Press
- Elbaz, R. 1988 a. *Le discours maghrébin*. Paris : Le Préambule
- Elbaz, R. 1988 b. *Dynamique textuelle chez Albert Memmi*. Québec : l'Univers des discours
- Fackenheim, E. 1987. "What is judaism ? " New York : Summit Books
- Frey, P. 2000. *Lire*. février
- Gaillard, M. 1999. "Le fragment comme genre" *Poétique*. Septembre 1999
- Genette, G. 1991. *Fiction et diction*. Paris : Seuil
- Girard, R. 1961. *Mensonge romantique et vérité romanesque*. Paris : Grasset
- Girard, R. 1982. *Le bouc émissaire*. Paris : Grasset
- Guérin, J.Y. 1990. *Albert Memmi, écrivain et sociologue*. Paris : L'Harmattan
- Gusdorf, G. 1991. *Lignes de vie 2. Autobiographie*. Paris : Editions Odile Jacob
- Jauss, H.R. 1988. *Pour une herméneutique littéraire*. Paris : NRF Gallimard
- Jung, C.G. 1964. *L'homme et ses symboles*. Paris : Robert Laffont
- Khatibi, A. 1971. *Autobiographie d'un décolonisé*. Paris : Denoël
- Khatibi, A. 1986. *Le roman maghrébin*. Paris : Francis Maspéro
- Laplanche, J. & Pontalis, J.B. 1967. / 1978. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF
- Lecarme, J. 1997. *L'autobiographie*. Paris : Armand Colin
- Lejeune, P. 1975. *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil, Poétique
- Lejeune, P. 1986. *Moi aussi*. Paris : Seuil, Poétique
- Manguel, A. 1998. *Une histoire de la lecture*. Arles : Actes Sud
- Marientras, R. 1975. *Etre un peuple en désespoir*. Paris : Maspero
- Memmes, A. 1992. *Littérature maghrébine de langue française, signification et interculturalité*. Editions Okad
- Memmi, G. 1996. *Pour tout dire*. Paris : Editions de Fallois
- Montaigne. 1965. *Essais III*. Paris : Gallimard, Folio
- Reverdy, P. 1989. *En vrac*. Paris : Flammarion
- Réza, Y. 1999. *Entretien Lire*. Septembre

- Ricoeur, P. 1985. *Temps et récit III – Le temps raconté*. Paris : Seuil, l'ordre philosophique
- Ricoeur, P. 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil
- Starobinski, J. 1970. *La relation critique*. Paris : Gallimard
- Susini-Anastopoulos, F. 1997. *L'écriture fragmentaire*. Paris : PUF
- Todorov, T. 1977. *Théories du symbole*. Paris : Seuil
- Todorov, T. 1996. *L'homme dépaycé*. Paris : Seuil
- Toso Rodinis, G. 1992. *Albert Memmi ou la suggestion de la parole poétique*. Palaver
- Yétiv, I. 1972. *Le thème de l'aliénation dans le roman maghrébin d'expression française*. Québec : Celef

Ouvrages et articles consultés

- Arnaud, J. 1964. *Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*. Introduction d'Albert Memmi. Paris : Présence africaine
- Aziz, P. 1984. Rencontre avec Albert Memmi. *Jeune Afrique*. Novembre
- Beauchamp, M.G. 1943. *La Tunisie, aperçu historique, races, religion, moeurs et coutumes*. Tunis : Charles Weber et Cie
- Bekri, T. 1992. On French language Tunisian literature. *Research in African Literatures* Vol. 23 N° 2
- Bellemin-Noël, J. 1978. *Psychanalyse et littérature*. Paris : PUF. Que sais-je ?
- Bensmaïn, A. 1985. Albert Memmi : Colonialisme, domination, dépendance. *Sinbad*. Mai
- Bensoussan, A. 1993. *L'Echelle sépharade*. Paris : L'Harmattan
- Bessiere, J. & Karatson, A. 1982. *Déracinement et littérature*. Lille : PUL
- Bhabhahomi 1994. *The location of culture*. New York : Routledge
- Bonn, C. 1985. Le roman maghrébin et son espace intertextuel. *Présence francophone* N° 26
- Bonn, C. 1990. *Anthologie de la littérature algérienne*. Paris : Livre de poche
- Bradfer, A. 1999. Albert Memmi, itinéraire d'un sage. *Magazine Air France*. Juin
- Brahimi, D. 1994. Memmi juge d'Emile. *Présence francophone* N° 44
- Brochier, J.J. 1982. Le philosophe des duos. *Magazine littéraire*. Octobre
- Bruckner, P. 1983. *Le sanglot de l'homme blanc*. Paris : Seuil, Points actuels
- Bruss, E. 1976. *Autobiographical acts*. Baltimore-London : John Hopkins University Press
- Camau, M. 1989. *La Tunisie*. Paris : PUF
- Charbonnel, N. 1991. *La Tâche aveugle*. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg
- Déjeux, J. 1992. *La littérature maghrébine d'expression française*. Paris : PUF, Que sais-je ?
- Déjeux, J. 1992. Francophone literature in the Maghreb : The problem and the possibility. *Research in African Literatures* Vol. 23. N° 2

- Delorme, J. 1987. *Parole, figure, parabole. Recherche autour du discours parabolique*. Lyon : Presses universitaires de Lyon
- Démoris, R. 1975. *Le roman à la première personne*. Paris : Armand Colin
- De Ramures, J.L. 1976. Albert Memmi, Conteur arabe. *Le Monde*. 16 décembre
- Doubrovsky, S. 1988. *Autobiographiques de Corneille à Sartre*. Paris : PUF
- Duby, G. 1961. *Histoire des mentalités*. Paris : Encyclopédie de la pléiade
- Dugas, G. 1984. *Albert Memmi, écrivain de la déchirure*. Sherbrooke : Naaman
- Dugas, G. 1990. *La littérature judéo-maghrébine d'expression française*. Paris : L'Harmattan
- Dugas, G. 1994. Introduction à une étude des littératures judéo-méditerranéennes de langue française. *Présence francophone* N° 44
- Dugas, G. 2000. Réception critique des premiers ouvrages d'Albert Memmi. Article prêté par l'auteur. Pas encore publié.
- Eakin, P. 1985. *Fictions in autobiography*. Princeton : Princeton University Press
- Elbaz, R. 1981. Albert Memmi ou le cul de sac de l'écriture. *Présence francophone* Vol. 23. Automne
- Elbaz, R. 1988. *The changing nature of the self*. London : Croom Helm
- Fanon, F. 1952. *Peau noire, Masques blancs*. Paris : Seuil.
- Fontaine, J. 1992. Arabic language. Tunisian literature (1956 - 1990). *Research in African literatures* Vol. 23. N° 2
- Fukuyama, F. 1992. *The end of history and the last man*. London : Penguin books
- Gadamer, H.G. 1976. *Vérité et méthode*. Paris : Seuil
- Gaury, G.H. 1993. Memmi, histoire d'une vie. *Magazine littéraire* N°311. Juin
- Girard, R. 1978. *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Paris : Grasset
- Gontard, M. 1992. Francophone North African Literature and critical Theory. *Research in African Literatures* Vol. 23. N°2
- Guichard, M.T. 1996. Eloge du marchandage. *Le Point*. 21 décembre
- Gusdorf, G. 1991. *Lignes de vie 1. Les écritures du moi*. Paris : Editions Odile Jacob
- Hégel, G. 1967. *The phenomenology of mind*. New York : Harper & Row
- Huet, M.H. 1975. *Le héros et son double*. Paris : José Corti
- Joubert, J.L. 1994. *Littératures francophones du monde arabe*. Anthologie Al Madaris- Paris : Nathan
- Jouve, E. 1994. *Albert Memmi, prophète de la décolonisation*. Paris : SEPEG international
- Kundera, M. 1986. *L'Art du roman*. Paris : Gallimard, Folio
- Leguern, M. 1987. Paroles, Allégorie et Métaphore. *Parole, Figure, Parabole* : Presses universitaires de Lille
- Leiner, J. 1972. Entretien avec Albert Memmi. *Présence francophone* N°5
- Lejeune, P. 1980. *Je est un autre*. Paris : Seuil, Poétique

- Lejeune, P. 1986. *Moi aussi*. Paris : Seuil, Poétique
- Lejeune, P. 1998. *Les brouillons de soi*. Paris : Seuil, Poétique
- Lejeune, P. 1998. *Pour l'autobiographie*. Paris : Seuil, La couleur de la vie
- Lévinas, E. 1983. *Le temps et l'autre*. Paris : PUF, collection Quadrige
- Lukacs, G. 1965. *Théorie du roman*. Paris : Denoël
- Maalouf, A. 1998. *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset
- Msika, J. 1976. "La Terre intérieure". *Les Temps Modernes*. Octobre
- Onfray, M. 1998. Exégèse du corps autobiographique. *Passages* N° 25
Automne
- Perez, A. 1989. Sartre, Memmi et Fanon. *Présence francophone* N° 35
- Porter, A. 1987 - 1988. *Autobiography, Autography, Fiction : Groundwork
for a Taxonomy of Textual categories*. *New literary
history* Volume 19
- Ricoeur, P. 1984. *La configuration dans le récit de fiction*. Temps et récit II.
Paris : Seuil, L'ordre philosophique
- Robert, M. 1972. *Roman des origines et origines du roman*. Paris :
Gallimard, Tel
- Roumani, J. 1982. *Le Désert as Folktale - Chronicle and biography*.
Philosophical Quarterly N° 61. Spring
- Rousseau, J.J. 1968. *Les confessions*. Paris : Garnier Flammarion
- Rousset, J. 1973. *Narcisse romancier*. Paris : José Corti
- Roy, P. 1960. *Design and truth in autobiography*. Cambridge, Mass. :
Harvard University Press
- Saint Augustin 1964. (1947). *Confessions*. Pierre Oray : Livre de poche 1964
Penguin Books
- Santerres-Sarkany, S. 1990. *Théorie de la littérature*. Paris : PUF, Que sais-je ?
- Sebag, P. 1951. *La Tunisie*. Paris : Editions sociales
- Sebag, P. 1959. *La Hara de Tunis*. Paris : PUF
- Sebag, P. 1991. *Histoire des Juifs de Tunisie*. Paris : L'Harmattan
- Senghor, L.S. 1993. *Liberté 5 - Le dialogue des cultures*. Paris : Seuil
- Silvain, G. 1981. *La Tunisie. Images et traditions juives*. Editions Astrid
- Spivak, G. 1990. *The postcolonial critic*. New York : Routledge
- Starobinski, J. 1957. *La Transparence et l'obstacle*. Paris : Plon
- Sturok, J. 1993. *The language of autobiography*. Cambridge : Cambridge
University Press
- Suleiman, S. 1983. *Le roman à thèse*. Paris : PUF, collection Ecritures.
- Todorov, T. 1968. *Qu'est-ce que le structuralisme ?* Paris : Seuil, Poétique
- Todorov, T. 1984. *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*. Paris :
Seuil, Poétique
- Todorov, T. 1989. *Nous et les autres*. Paris : Seuil, La couleur des idées
- Todorov, T. 1995. *La vie commune*. Paris : Seuil, La couleur des idées
- Todorov, T. 1998. Je, tu, ils : grammaire de l'humanisme. *Magazine
littéraire* N° 371. Décembre
- Touzin, M.M. 1993. *L'écriture autobiographique*. Paris : Bertrand Lacoste
- Vanbergen, P. 1973. *Pourquoi le roman ?* Paris : Nathan, Problèmes
- Wintzen, R. 1962. Portrait d'un Juif. *Jeune Afrique*. Juin